

regards

PARAIT LE JEUDI

N° 162

18 FÉVRIER 1937

1 fr. 25

2 frs. BELGES
0,40 fr. SUISSE

24 pages

A.H.N.
& GUERRA CIVIL

Rev 7/12

NOTRE
PHOTOGRAPHE

CHIM

dans les
tranchées

SOUS

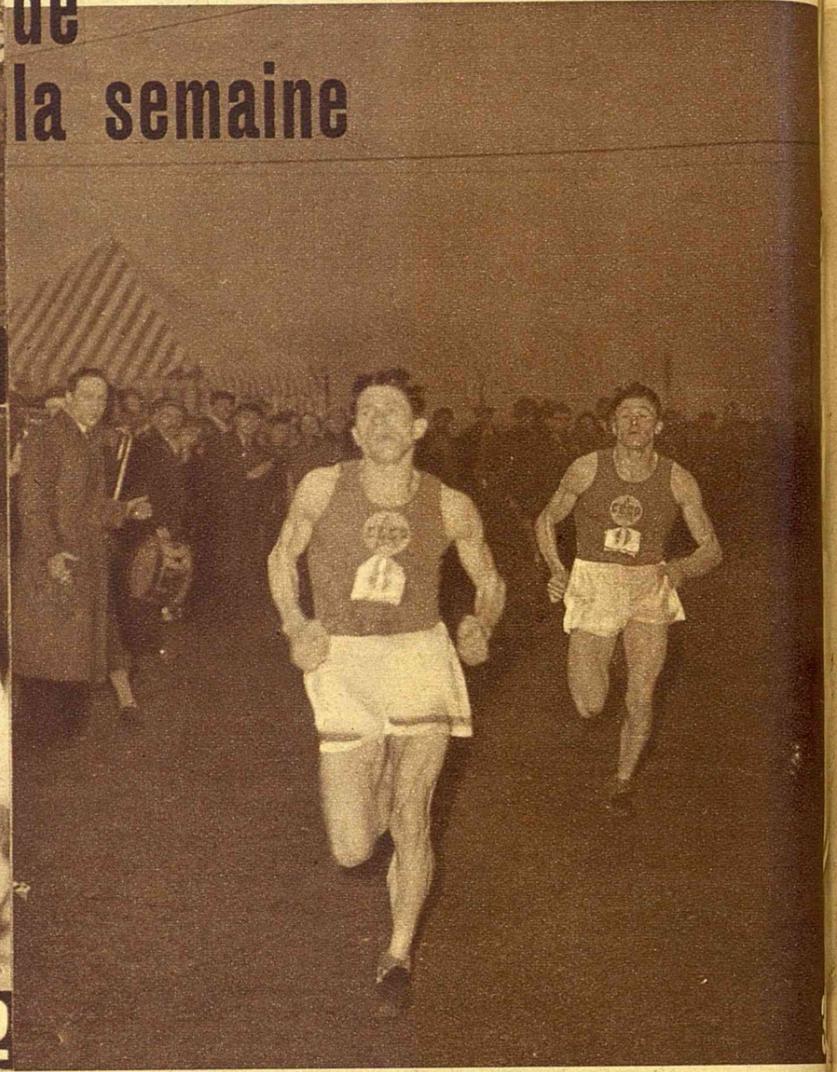
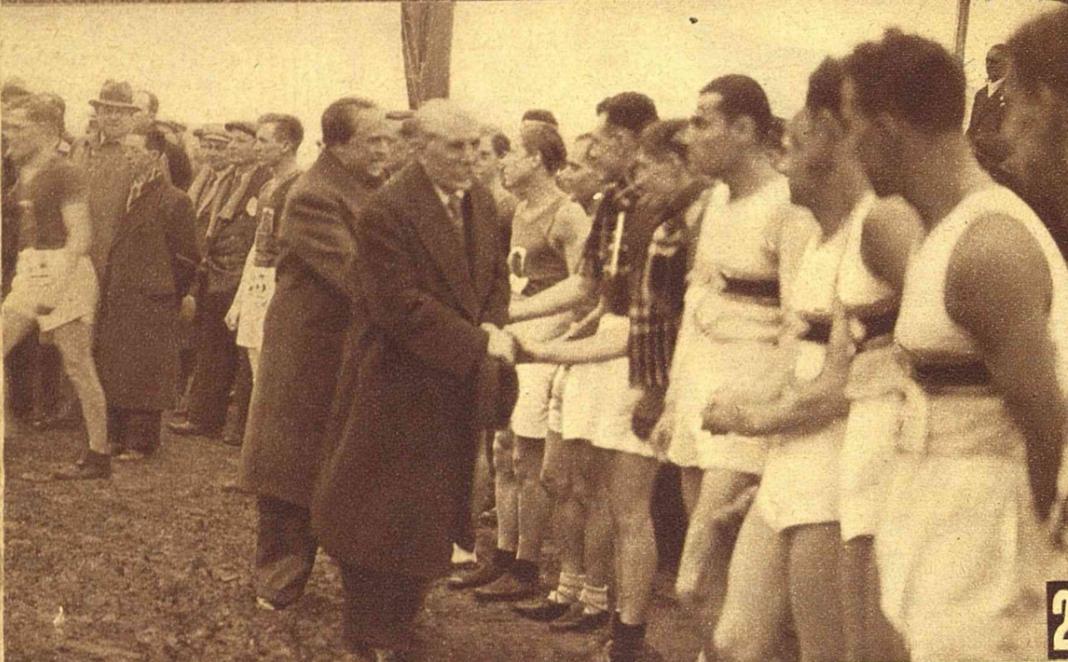
OVIEDO
ASSIÉGÉE

par les mineurs
Asturiens.

PHOTOS SENSATIONNELLES

ACTUALITÉS

de la semaine



Le cross populaire international organisé par notre confrère L'HUMANITE remporte chaque année un succès croissant. Cette épreuve, qui s'est disputée dimanche pour la cinquième fois, avait attiré, malgré le mauvais temps, une foule de 30.000 personnes au Parc des Sports de La Courneuve. Les beaux champions soviétiques, les frères Znamensky, menèrent toute la course. Au sprint Séraphin battit son frère Georges. Les coureurs espagnols qui firent grande impression ont pris la seconde place au classement international.

Nos photos montrent :

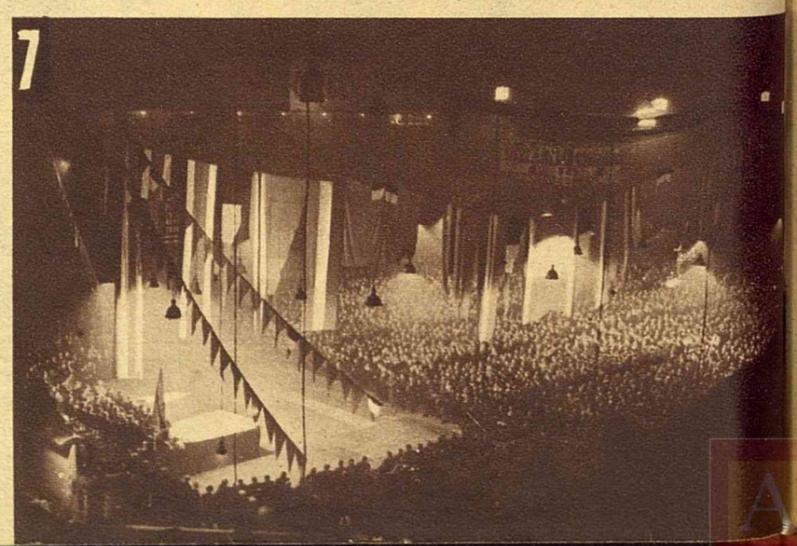
1. Le départ du cross féminin, catégorie des as, où les 3 premières places revinrent aux championnes soviétiques.
2. Marcel Cachin et Vaillant-Couturier, directeur et rédacteur en chef de l'« Humanité », félicitent les coureurs.
3. L'arrivée du cross des champions, les frères Znamensky en tête.

4. Léon Blum, président du Conseil, a parlé le 11 aux 10.000 ouvriers travaillant dans les chantiers de l'Exposition. Ceux-ci ont affirmé avec enthousiasme leur volonté de travailler au succès de l'Exposition, qui sera le succès du Front populaire. Léon Jouhaux, Paul Bastid, ministre du Commerce, Marcel Gitton, Arachard, ont été également applaudis.

5. A la Sorbonne, le ministre de l'Air, Pierre Cot, a félicité l'intrépide aviatrice, Maryse Bastié.

6. Le Conseil national du Parti socialiste, qui s'est tenu dimanche à Montrouge, a approuvé par 4.661 mandats contre 732 la politique du Gouvernement. Voici l'arrivée à la salle du Congrès du camarade Zyromski.

7. Un aspect du Vélodrome d'Hiver, au cours du meeting tenu dimanche soir par le Parti communiste. Une foule considérable y a applaudi Maurice Thorez, retour d'Espagne, Cachin, et Vaillant-Couturier, retour de Moscou, a réclamé la liberté commerciale pour l'Espagne républicaine, et fêtré le fascisme et les trotskystes.



C
T R
F
D
ANS I
neur
marqu
P
prom
vieux
L'ampleu
dent du Go
Gouverneme
Henri Sellier
communiste,
NATIONAL
objectifs pré
enfin abouti
Ceux qu
à leur sort
Les Retr
duperie. Les
La loi d
60 ans au m
les premières
de 4.000 fran
Enfin, le
pratiquement
gime ne leur
Comment
et les femme
L'assistan
s'applique qu
leur attribue
teignent 100
ne, grâce à l
tément et d
province bie
re, le maxim
d'Etat étant
De là l'Pat
des dernière
vriers un ve
mettre un té
honteux! La
NATIONALE
l'une des pl
Front popula
cet égard?
Il apparaît
argument du
opposé aux
tions. La re

La caisse nationale de solidarité aux VIEUX TRAVAILLEURS

sera la plus humaine des réalisations
du Front populaire

par

FERNAND FONTENAY

DANS l'immense cortège de ceux qui vinrent l'autre dimanche, fleurir en l'honneur des morts de février la statue de la République, l'on n'a pas assez remarqué, semble-t-il, quelle place tenaient les sections de vieux travailleurs.

Portées par des hommes aux cheveux gris, des dizaines de pancartes ont promené au-dessus de la foule l'appel de détresse, la formule de ralliement des vieux : « NOUS VOULONS UNE RETRAITE ! »

L'ampleur de cette manifestation est significative. Les « plus de 50 ans » attendent du Gouvernement de Front populaire une satisfaction réclamée en vain aux Gouvernements précédents. Quelques paroles de Léon Blum, un discours du ministre Henri Sellier à la Chambre, ont éveillé de grands espoirs. Le dépôt, par le groupe communiste, d'une proposition de loi tendant à créer une CAISSE DE SOLIDARITE NATIONALE pour les vieillards, les infirmes et incurables, a contribué à donner des objectifs précis, proches, aux multiples associations intéressées. Il semble qu'on doive enfin aboutir!

Ceux qu'on a appelés « les malades des ans » ont été jusqu'à présent abandonnés à leur sort misérable.

Les Retraites ouvrières et paysannes, instituées par la loi de 1910, furent une vaste duperie. Les assujettis touchent des pensions dérisoires.

La loi des Assurances sociales a laissé de côté les hommes qui avaient plus de 60 ans au moment de sa mise en application. D'ailleurs, la retraite-vieillesse, dans les premières années, n'est que de 600 ou 700 francs; elle n'atteindra le taux maximum de 4.000 francs que dans 25 ans.

Enfin, le régime transitoire imaginé pour les exclus des Assurances sociales n'a pratiquement été appliqué qu'à 10 % des bénéficiaires possibles : au surplus, ce régime ne leur fournit nullement une pension suffisante pour vivre.

Comment subsister alors, puisque les usines, les bureaux, rejettent les hommes et les femmes de 50 ans, voire de 45 ou de 40 ?

L'assistance aux vieillards (loi de 1905), dernier recours des malchanceux, ne s'applique qu'aux personnes dénuées de ressources et âgées de 70 ans au moins. Elle leur attribue des secours qui, s'ils atteignent 100 à 120 francs dans la Seine, grâce à la participation du Département et de la Ville, descendent en province bien au-dessous de ce chiffre, le maximum légal de l'allocation d'Etat étant de 80 francs.

De là l'atroce dénuement qui fait des dernières années de tant d'ouvriers un véritable supplice. Il faut mettre un terme à cet état de choses honteux! La création de la CAISSE NATIONALE DE SOLIDARITE sera l'une des plus belles réalisations du Front populaire. Mais où en est-on à cet égard ?

Il apparaît que le terrible, l'éternel argument du manque d'argent va être opposé aux plus légitimes réclamations. La revendication inscrite dans



le projet communiste : 3.600 francs de retraite, plus, quand il y a lieu, 1.200 francs au conjoint survivant, c'est-à-dire 4.800 francs par an pour un ménage de vieillards, semble devoir être le maximum de ce que consentiront à voter les assemblées.

Or, depuis l'époque où ces chiffres étaient proposés, il y a eu la dévaluation, la hausse considérable du coût de la vie, de sorte que les associations de vieux travailleurs ont révisé les taux, chiffré plus haut leurs exigences.

Vraiment, sont-elles impossibles à satisfaire ? Nous ne le croyons pas.

La Commission d'Assistance et de Prévoyance sociales de la Chambre a commencé l'étude du financement de la Caisse de Solidarité. Elle a calculé ce que coûterait la réforme sur les bases suivantes : retraite à 60 ans, servie à tous les Français démunis de ressources, à l'exclusion des bénéficiaires des Assurances sociales, et allant de 2.400 francs à 3.600 francs pour les célibataires, de 3.200 francs à 4.800 francs pour les ménages.

La Commission estime que le service d'une telle retraite s'élèverait à 4 milliards 272 millions, encore qu'on déduise des allocations 50 % des ressources éventuelles que les bénéficiaires peuvent tirer de leurs maigres épargnes.

Quatre milliards, c'est beaucoup, certes. Mais serait-ce là LE COUT REEL de la réforme? Pas du tout!

Si l'on tient compte des économies que l'on réalisera sur les fonds de chômage, sur les retraites ouvrières et paysannes, sur l'assistance aux vieillards, etc., et des ressources que peut fournir une meilleure utilisation des sommes dont dispose le fonds des Assurances sociales, ON CONSTATE QUE LA REFORME NE COUTE EN REALITE QUE 800 MILLIONS.

Qui soutiendrait que cette somme représente l'extrême limite de ce que peut consentir une nation qui consacre en 1937 14 milliards hors budget à ses dépenses de défense nationale?

Et ne trouverait-on pas de larges ressources nouvelles en appliquant une fiscalité démocratique dont la fort bourgeoise Angleterre donne un exemple?

Le Sénat, champion de la politique d'économies, fera bien de ne pas mettre obstacle au vote de la retraite des vieux, d'une retraite convenable!

A quoi aboutirait le vote d'une retraite à des taux trop bas? Il pourrait arriver que des vieillards actuellement secourus par les fonds de chômage, et demain mis à la charge de la Caisse de Solidarité, voient leur niveau d'existence diminué par ce transfert. Est-ce admissible?

Quoi qu'il en soit, ne perdons énammoins pas de vue que la Caisse sera accueillie avec joie, comme une véritable mesure de salut, par l'immense masse des vieux qui n'ont rien. Mais, de grâce, qu'on veille, en satisfaisant ainsi la majorité, à ne léser personne. Le malheur des uns ne ferait nullement le bonheur des autres.

Un mot encore. L'une des formes de l'assistance aux vieillards est, on le sait, l'hospitalisation. Le régime de l'hospitalisation doit absolument être réformé. L'on nous annonce que la Commission de prévoyance sociale s'en préoccupe et sera incessamment saisie d'un rapport. Déjà, elle a adopté une proposition qui interdirait de déduire des allocations des assistés à domicile, ou de prélever sur les ressources des hospitalisés, le montant de la Retraite du Combattant.

C'est bien, mais ce n'est là encore qu'une mesure de détail.

La refonte du système de l'hospitalisation doit être complète.

Plus de « prisons pour vieux »!

Et, pour ceux... qui sont libres, une retraite décente qui les mette à l'abri du besoin.

Fernand FONTENAY.

CONSTANTIN GUYS

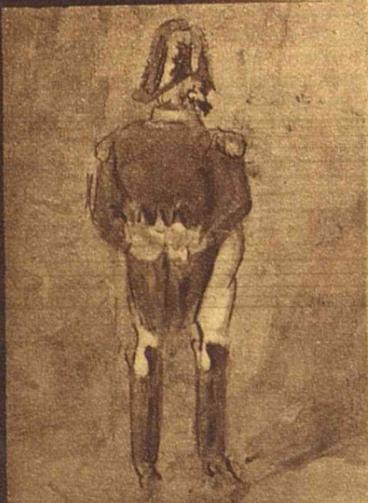
HISTORIEN DU SECOND
EMPIRE

Journaliste par l'image



Filles, par
Constantin
GUYS (ci-con-
tre à droite).
...Leurs sombres
bandeaux et
leurs chignons
en résille.

Les équipages
piaffant aux
cent chevaux
divers de GUYS
(ci-dessous).
Ses femmes,
devenues si
familiales...
(ci-dessus).



GUYS a le génie
de ces silhouettes...
(ci-dessus).

À U XIX^e siècle, David, Ingres, Gérault, Delacroix, Corot, Daumier, Courbet, Manet, Renoir, Cézanne occupent, dans la lignée des maîtres, une place sans doute plus lumineuse que Constantin Guys. Mais la renommée de ce dessinateur longtemps méconnu ne cesse de grandir dans un assentiment unanime. Guys est, à la fois, un grand artiste et l'historien des mœurs de son époque. Il émeut le monde restreint des raffinés, curieux de l'exceptionnelle sensibilité que révèle son dessin et la foule qui trouve dans la représentation des modes, des scènes, des types du Second Empire, le panache, le bouillonnement de passions et les folies de cette époque puérile et tragique. Constantin Guys fut, de quarante à quatre-vingt-trois ans, un journaliste par l'image, un peu ce que sont aujourd'hui les reporters-photographes. Mais cent et cent photographies, fussent-elles les plus ingénieuses, sont nécessaires pour évoquer un moment du passé. Juxtaposées, le pittoresque des unes, les hasards propices fournis par les autres, la scrupuleuse objectivité de toutes, ne restituent qu'une moyenne de vérité, un reflet prolongé mais figé en un moment qui n'est pas toujours le plus favorable. La réalité n'est vivante que si elle n'est pas une reproduction servile. Elle n'est vivante et durable que sous la forme arbitraire d'éléments rigoureusement choisis. Cent dessins de Constantin Guys renseignent plus exactement et avec plus de profondeur

une sensibilité moderne

PAR
GEORGES
BESSON

que toutes les photographies qui furent obtenues à la même époque. Or, Guys faisait des croquis, des lavés comme on fait aujourd'hui des clichés, avec la même abondance et, dit-on, avec la même rapidité.

C'était un charmant, un lucide maniaque de la découverte et de l'enregistrement instantané, en noir et blanc plus ou moins rehaussé, que ce Français né dans les Pays-Bas, à Flessingue, en 1802, d'un commissaire de la marine française. On ne connaît presque rien des occupations de sa jeunesse, ni de l'éveil de sa vocation avant 1840. On sait qu'il est le correspondant graphique de l'illustrated London News (1848-1860) et visite la Bulgarie, l'Espagne, l'Italie, l'Égypte, l'Algérie et plus tard la Turquie; qu'il devient, pour son journal, correspondant de guerre en Crimée (1853-1855) — comme le peintre-graveur et futur communal Auguste Lançon, ami de Vallès et de Courbet — et qu'il envoie chaque soir à Londres quelques dizaines de croquis sur papier pelure. On sait enfin, que ce grand voyageur, fou de déplacements, mais surtout amoureux de Paris, s'installe vers 1855-1860, 25, rue d'Aumale, puis rue de Provence. En 1885, le soir de Mardi-Gras, un fiacre renverse Guys, rue du Havre. La double fracture d'une jambe le fait hospitaliser à la Maison Dubois, où il reste sept ans. Voilà toutes les péripéties de sa vie. Ses goûts, ses passions, ses rêves, il faut les chercher dans la multitude des traits par lesquels se sont exprimées son intelligence et sa sensibilité devant les êtres et les choses de son temps. Lorsque Guys est hospitalisé, il est pauvre. Il est célèbre ou plutôt, il est reconnu comme un maître, par deux ou trois maîtres : Goncourt, Manet, Degas, etc... et il a 83 ans.

Dans sa chambre d'infirmes, il reçoit d'abord la visite de trois amis et de deux veuves, « parce que, note Nadar, il est dit qu'il y aura toujours une femme à tout chevet ». Mais sept années constituent un espace de temps suffisant pour qu'à l'insu des êtres les plus fidèles, des obligations nouvelles se substituent aux anciennes et les jours passent et les années. Sur une amitié qui cesse d'être effusion et pouvoir quotidien d'échange, se superposent d'autres amitiés qui exigent le don de soi toujours précaire. Ce fut le

sort des amitiés de Guys et le sort de Mirbeau de 1912 à 1917. Un jour, les « veuves » de Guys, elles-mêmes, ne vinrent plus jusqu'au « cerceuil anticipé » et l'infirmes continua d'attendre ce qui ne vint jamais. « Je ne sortirai d'ici, disait-il, que pour aller dans les bras du père éternel La Chaise ».

Il sortit le 15 mars 1892, oublié. On le croyait mort depuis longtemps. Dès lors, il n'a cessé de prendre la place que deux ou trois de ses contemporains seuls, avaient pressentie et dix expositions avant celle du Pavillon de Marsan (janv.-févr. 1937), prouvèrent la réalité de son génie.

L'œuvre du correspondant de guerre, égarée dans les imprimeries et les salles de rédaction, est à peine connue. Aussi, Guys est-il surtout pour nous l'historien du Second Empire. Ce titre l'eut fait sourire, lui, modeste entre les modestes, dont les dessins petits ou grands, se vendaient cinquante centimes et un franc, passage Véro-Dodat, chez Picot. Il se fâcha parce que le grand Thackeray l'avait cité dans un journal anglais et exigea de Baudelaire que ses seules initiales C. G. fussent imprimées dans le recueil des trois articles que le poète avait consacré à ce Peintre de la Vie moderne : « Je veux entretenir aujourd'hui le public d'un homme singulier, d'une originalité si puissante et si décidée, qu'elle se suffit à elle-même et ne recherche même pas l'approbation... Aucun de ses dessins n'est signé. Mais tous ses ouvrages sont signés de son âme éclatante. » Voilà l'homme, et son renoncement paraît assez ridicule aujourd'hui que les plus plats mensonges d'un journaliste mercenaire sont garantis par copyright, les plus infâmes croquis signés et vendus, et que tant de photographes, resquilleurs du hasard, se croient à la fois Guys et Nadar le père.

Constantin Guys, peintre de la vie moderne, n'a laissé aucun signalement profond des visages qu'il fixa si souvent. Il n'y a pas de lui un seul masque comparable à ceux de Daumier, par exemple, qu'il dessine le morne époux d'Eugénie de Montijo, sous l'uniforme d'empereur, ou telle célèbre courtisane.

(Lire la suite page 11.)



Ses femmes
devenues si
familiales...
(ci-dessus).

AI
POU
DES

D
Espa
Géné
grande cen
Syndicale
constitution
toutes les o
la classe o

Ces tenta
un état d'e
table de la
Il faut esp
dérouler les
en Espagne
danger com
taines préc
dent pas av

Je suis co
l'U.G.T. ser
notre centr
eu l'occasio
Jouhaux d
Exécutifs d
force la vo
de toute la
nale, affir
ment anti-
devoir imp
la Républiq

Ce qui im
tution d'un
influencer sur
ticulièrement

Une vue générale d'Almería, dans la région de Malaga, menacée par les troupes de FRANCO.

Une route aux abords de Malaga. Des cadavres. Le Tercio massacre ceux que les Fokker et les Caproni ont épargnés.

Les troupes italiennes du « nationalisme » espagnol, lors de leur avance sur Malaga.

Ci-dessous : Maurice THOREZ, secrétaire du Parti communiste de France, en Espagne dans un des meetings où il a apporté le salut, l'amitié et l'appui de notre peuple au peuple espagnol.

Alerte!

POUR UN RASSEMBLEMENT MONDIAL DES ORGANISATIONS SYNDICALES

Par JEAN ZYROMSKI

Depuis le début de cette guerre déclenchée en Espagne par le fascisme international, l'Union Générale des Travailleurs Espagnols, la grande centrale syndicale affiliée à la Fédération Syndicale Internationale, s'efforce de provoquer la constitution d'un front anti-fasciste groupant toutes les organisations politiques et syndicales de la classe ouvrière dans le monde.

Ces tentatives se sont jusqu'à présent heurtées à un état d'esprit sectaire, à un exclusivisme regrettable de la part de certains dirigeants de la F.S.I. Il faut espérer qu'aujourd'hui, où nous voyons se dérouler les conséquences de l'intervention fasciste en Espagne toujours plus directe, le sentiment du danger commun à conjurer sera plus fort que certaines préoccupations subalternes qui ne s'accordent pas avec les réalités présentes.

Je suis convaincu d'ailleurs que cette initiative de l'U.G.T. sera appuyée par notre C.G.T. L'opinion de notre centrale syndicale n'est pas douteuse et j'ai eu l'occasion d'entendre son secrétaire général Jouhaux dans plusieurs réunions communes des Exécutifs de l'I. O. S. et de la F. S. I. exprimer avec force la volonté de voir se réaliser l'unité d'action de toute la classe ouvrière à l'échelle internationale, affirmer la nécessité d'un vaste rassemblement anti-fasciste contre la guerre, et exalter le devoir impérieux d'aide et de soutien effectif à la République Espagnole.

Ce qui importe de toute urgence, c'est la constitution d'un profond et vaste mouvement qui puisse influencer sur les démocraties européennes et plus particulièrement sur les gouvernements de France et

d'Angleterre, afin de les amener à prendre toutes leurs responsabilités à l'égard de l'agression fasciste en Espagne.

Notre camarade Pascual Tomas, secrétaire de l'U.G.T., a précisé les objectifs de la Conférence Internationale dont il demande la convocation.

Il s'agirait de définir clairement la position des démocraties européennes en face de l'éventualité d'une guerre mondiale provoquée par le fascisme international.

Il s'agirait aussi de déterminer une pression vigoureuse des organisations ouvrières sur les gouvernements démocratiques, afin de les décider à fournir au gouvernement républicain d'Espagne toute l'aide à laquelle il a droit en accord avec les principes constitutifs de la S.D.N.

Il s'agirait en outre de garantir au gouvernement républicain d'Espagne sa pleine et totale liberté commerciale.

Il s'agirait enfin d'orienter l'action syndicale en vue d'empêcher toute fabrication et tout transport d'armes et de matériel pour les rebelles.

Programme excellent et qui justifie la convocation d'une conférence.

Ainsi serait constituée l'unité d'action si nécessaire contre le fascisme, à une heure où celui-ci manifeste contre une cohésion et une solidarité internationale indéniables.

La Fédération Syndicale Internationale rehausserait encore son prestige si elle s'employait à faire réussir cette initiative, dont l'importance et l'urgence sont si évidentes.

Jean ZYROMSKI.



Maurice THOREZ, aux côtés de la PASIONARIA

Vous ne connaissez pas PARIS

L'église
Saint-
Etienne-
du-Mont.

une
grande
enquête
de

CLAUDE MARTIAL

Jean-Jacques, promeneur de
pierre, poursuit sa rêverie soli-
taire près de la Maison des
grands hommes.

Vème

arrondissement
QUARTIER LATIN
PLACE MAUBERT

L'impasse Maubert.

Un travail-
leur de la
Halle aux Vins

LE Quartier Latin! Il donne à tout l'arrondissement, et son nom et son caractère, et cela malgré le voisinage, si pittoresquement différent, de la rue Mouffetard, du Jardin des Plantes, de la Halle aux Vins et de la place Maubert.

Quartier Latin! Vie studieuse, et joyeuse. Travail du jour. Plaisirs nocturnes. Babel-Facultés. Toute la jeunesse du monde se rencontre aux carrefours, avec ses espoirs, sa vaillance, — et ses souffrances tuées et ses misères cachées.

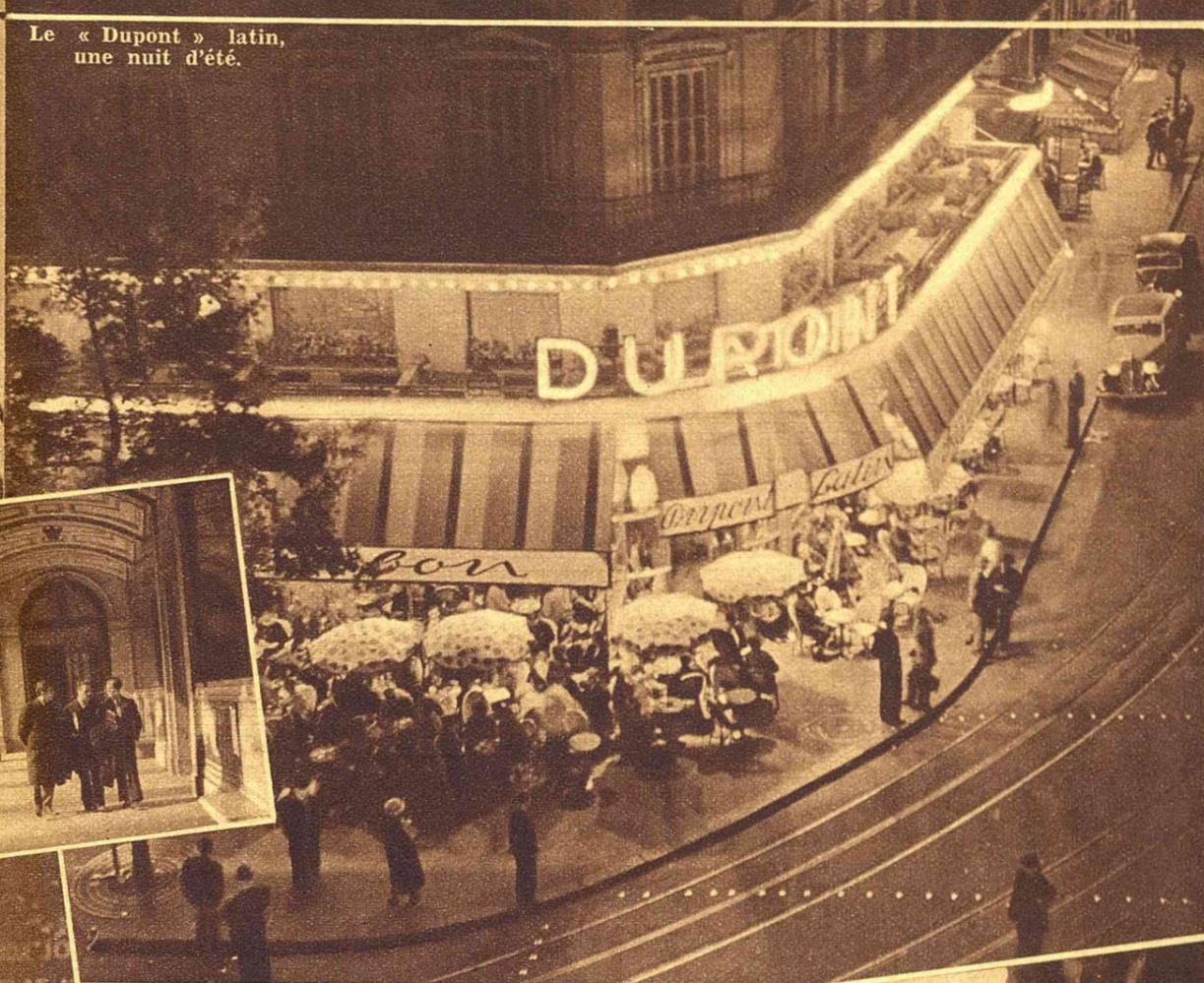
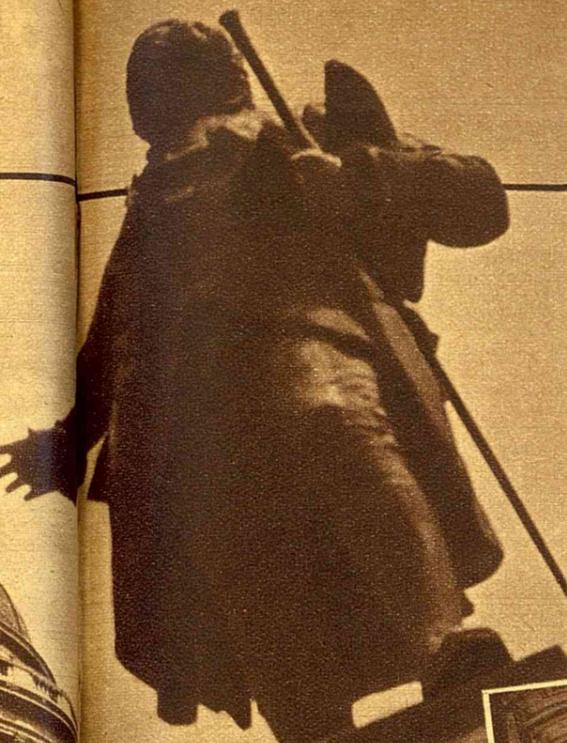
Quartier Latin! Que de souvenirs qui comptent, au cours des siècles. Paris n'était encore que Lutèce, que la plus ancienne de nos voies romaines suivait le parcours de la rue Saint-Jacques. Plus tard, en marge de la Ville, aux portes de la Cité, l'Université avait bâti là ses collèges, cernés de couvents, d'abbayes, de prieurés. Une ville en marge de Paris, une ville avec ses mœurs, ses traditions, ses droits et ses lois. Beuveries et batailles, processions parodiques, longues discussions théologiques devant les maîtres verbeux. Les étudiants, alors, étaient déjà sur la paille, en pleine rue souvent, pour suivre leurs cours. Sur la paille, ça n'a pas changé.

La première Sorbonne s'installe. Le Collège de France, en 1544, dresse une concurrence quasi-révolutionnaire. Est-ce que Pierre Ramus n'imagine pas, déjà, de « faire payer les riches »? Car l'escarcelle vide des étudiants doit assurer l'émolument des professeurs. O Monarchie généreuse, ô Rois bien-aimés protecteurs des Lettres et des Arts. Faites payer aux riches les frais de l'instruction, dit Pierre Ramus. Et ça lui vaut, tout simplement, un coup de poignard meurtrier...

Et maintenant? Des lycées prestigieux, Louis-le-Grand, Henri-IV, le Collège Sainte-Barbe, la Sorbonne, le Collège de France, la Faculté de Droit, l'Ecole Polytechnique, Normale Supérieure, l'Institut du Radium, l'Institut de Chimie, l'Institut Océanographique, l'Institut agronomique, l'Ecole Supérieure de Physique et Chimie. L'intelligence du monde a ici l'une de ses centrales...

Au pied du cèdre que rapporta Jussieu, dans son chapeau, d'un voyage au Liban, le Museum d'Histoire Naturelle allonge ses galeries aux collections étonnantes, ses jardins tirés au cordeau, et une ménagerie que Paris peut enfin montrer sans honte.

Et quelles merveilles pour le touriste! Peu d'arrondissements parisiens, en vérité, sont aussi riches, à cet égard, que le V^e. Les Romains nous ont laissé les Arènes de Lutèce, — un peu trop reconstituées, et rajournées, sans doute — et les ruines du Palais des Thermes, qui date du IV^e siècle. A côté des Thermes, le



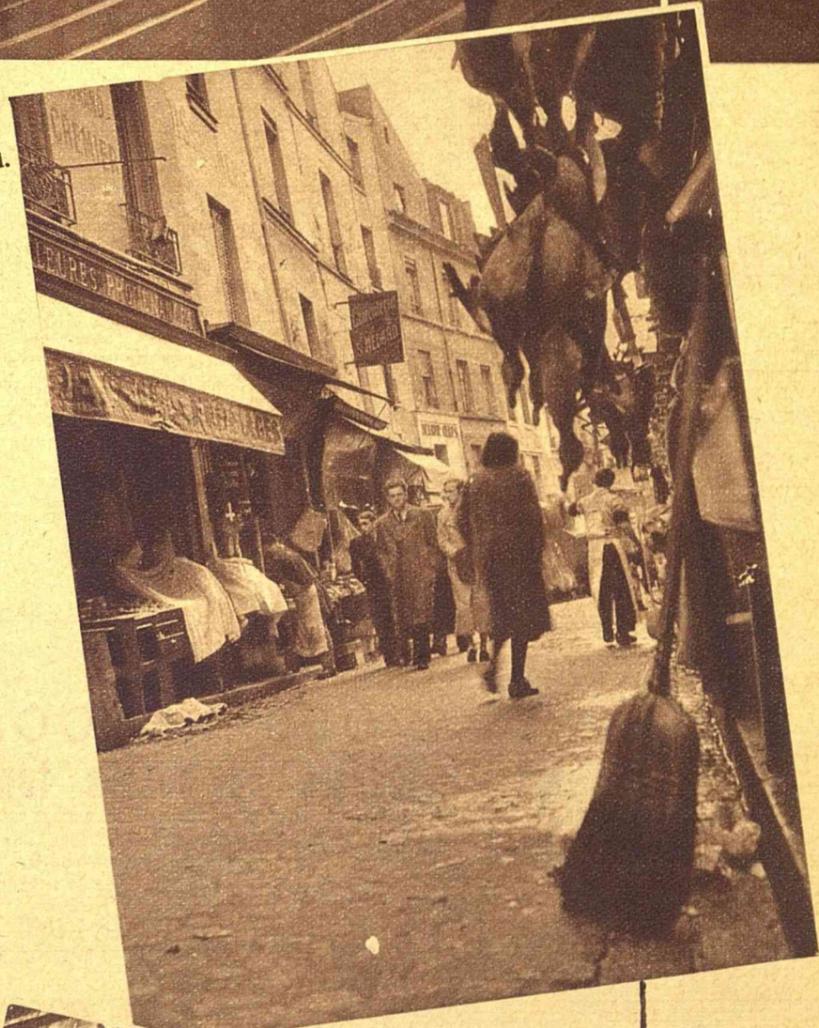
Le « Dupont » latin, une nuit d'été.



Dans la Sorbonne, les allées et venues d'une jeunesse qui espère et qui doute.



Quelques - u n s parmi ceux que la culture française attire à Paris.



La rue Mouffetard.

disment
TIE LATIN...
E RUBERT

Musée de Cluny, un peu caché, bien sûr, alors que son pur style Renaissance mériterait une exposition dégagée. De vieilles, de très vieilles églises : Saint-Julien le Pauvre, rustique comme les chrétiens des premiers âges, Saint-Séverin, où tout le style gothique se retrouve, avec quelques acquisitions moins anciennes, et d'une esthétique plus contestable. Encore un bijou, sur la Montagne Sainte-Genève, à l'ombre du Panthéon : Saint-Etienne-du-Mont. Et l'on ne compte plus les vieux hôtels, dans les vieilles rues obscures qui longent la Seine.

Le Panthéon, enfin, cette « couronne de colonnes » que le poète a heureusement spiritualisée. Car si l'ancienne église Sainte-Genève tient, dans le panorama de Paris, une place qui ne dépare pas trop l'ensemble, il faut un peu d'indulgence et beaucoup d'accoutumance pour trouver de la grâce à ce prédécesseur du Sacré-Cœur. Là, autrefois, Diane avait un temple, comme Mercure le sien à Montmartre. Là, par la suite, fut bâti le célèbre monastère de Sainte-Genève, dont l'héritier est le lycée Henri-IV.

L'église du couvent tombait en ruines — il en reste la tour dite Clovis. Les religieux, qui voyaient grand, décidèrent de construire, immense et majestueuse, une nouvelle église Sainte-Genève. Soufflot trace des plans grandioses... Et la Révolution laïcise Ste-Genève. Les gouvernements passent. Alternativement, les autels rallument et éteignent leurs lampes sacrées. Il faut attendre 1885 pour que le Panthéon soit rendu à la destination que lui marquait l'inscription de son fronton : « Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante. »

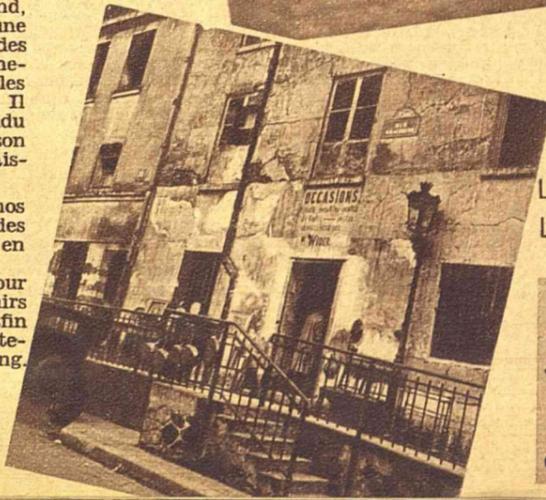
reconnaisante ? Ils sont un peu dans la cave, nos grands hommes, de Voltaire à Jaurès, dans de grandes caves un peu trop nues où ils dorment deux à deux, en des voisinages parfois surprenants...

Mais passons. Il faudrait des pages, et un livre, pour refaire une histoire du V^e arrondissement. Souvenirs historiques, encore, légués par le passé au présent, afin qu'il les conserve pour nos fils. La Montagne Sainte-Genève a vécu toutes les révolutions, avec son sang.

suite page 22

Légende à trouver

Maison rue Gracieuse.



LA SEMAINE PROCHAINE
LES 6^e ET 7^e ARRONDISSEMENTS

CONCOURS
5^e ARRONDISSEMENT
BON
de participation

MÉMOIRES ET OPINIONS

DU NEVEU DE MON

Oncle Jules

Quoi de neuf à Paris, Sylvestre ?

— Est-ce bien du neuf, mon oncle ? J'ai reçu, comme vous, sans doute, les tracts de l'Echo de Paris.

— Quels tracts ?

— Celui-ci, intitulé « Le Bolchevisme excite à la guerre mondiale... »

— Parbleu ! Il excite, le bolchevisme, c'est évident ! Et à quoi veux-tu qu'il excite ?

— Cet autre adressé « Au Poilu de Verdun ». Ce troisième « Adolf Hitler offre à la France une paix de vingt-cinq ans ». Et ce dernier : « Contribution d'Adolf Hitler à l'instauration de la paix européenne ».

— L'Echo de Paris ne regarde pas à la dépense !

— Reconnaissez, mon oncle, ce vilain bolchevik, toutes dents dehors, qui avance la torche au poing parmi les ruines d'un pays bombardé.

— Il me rappelle quelqu'un, en effet, je ne sais qui, heu... Franco, peut-être ?

— Lisez ces lignes sur l'armée rouge.

— L'armée rouge ? Peuh, tu y crois, toi, à l'armée rouge ? J'ai lu, dans Je suis partout, il n'y a pas très longtemps qu'elle comptait trois avions, et encore que ces trois avions étaient à Vladivostok !

— Le tract a le trac, mon oncle : songez donc : douze millions d'hommes, huit mille avions, vingt mille moteurs !

— L'Echo de Paris ment effrontément : ce serait à adhérer au pacte franco-soviétique, s'il disait vrai...

— Il faut lui pardonner, mon oncle. Il se laisse emporter. Par exemple, il écrit qu'en Espagne, « les instigateurs bolchevistes, camouflés sous le nom de front populaire, réussirent à s'emparer d'une partie du pouvoir ; le même jour commença une tuerie... ». Or, c'est tout le pouvoir hélas, qui revenait à ce communard de Azana, et la guerre

civile n'éclata, il faut bien le reconnaître, que cinq mois après. Mais c'est là peccadille.

— Et cet autre tract « au poilu de Verdun » ? Que dit-il ?

— Il dit que tout ça, c'est la faute à Lothaire.

— Voltaire ?

— Non, Lothaire ?

— Qui ça, Lothaire ?

— Vous savez bien, Lothaire ! Le petit-fils de Charlemagne !

— Sylvestre, je crois que tu manques de respect à mes cheveux blancs !

— Mais, mon oncle Jules, puisque c'est imprimé, en toutes lettres !

— Comment Lothaire...

— C'est pourtant bien simple : imaginez que la maman de Lothaire, deux mois avant la naissance de celui-ci, ait pris peur dans un ascenseur en panne, ou en traversant la place Saint-Augustin. Imaginez que, venu au monde sous le coup de cette émotion dans l'ascenseur ou place Saint-Augustin, l'infortuné Lothaire n'ait goûté que quelques heures les charmes du moyen âge.

— Bon. En quoi...

— Eh bien, comme dit l'Echo de Paris, « l'empire eût été partagé d'une manière très nette entre deux petits-fils, l'Allemand et le Franc, et ainsi il n'y aurait pas eu de Lotharingie et, peut-être, non plus de guerre séculaire à ce sujet ! »

— Tiens, c'est original ! Il a trouvé cela tout seul, l'Echo de Paris ?

— Tout seul. Mais, cher oncle, pourquoi si peu de hardiesse dans les suppositions de l'Echo. Supposez que la maman de Louis, cohéritier de Lothaire, sous l'effet d'un cauchemar au cours duquel elle se serait vue contrainte à apprendre par cœur les œuvres de M. de la Rocque, ou prise d'une frayeur bien compréhensible en rencontrant M. Mandel sous une table dans une salle de rédaction, ait prématurément accou-

ché de ce Louis, dans son lit, ou à l'Ami du Peuple. Imaginez encore que ce Louis, né sous de si fâcheux auspices, n'ait survécu que quelques heures au cauchemar de sa mère ou à sa rencontre avec le singe. Du coup, l'empire de Charlemagne tout entier demeurerait uni. Et Hitler serait citoyen français, comme vous et moi, jouirait de ses droits électoraux et galvaniserait le Parti Populaire Français qui (autre avantage !) n'aurait plus aucune raison de se cacher d'être le parti de M. Adolphe Hitelaire, son « conducteur ».

— C'est vrai. Ce qui perd nos modérés, c'est leur modération. Je connais un raisonnement du même ordre : si ta tante avait eu...

— Mon oncle, respectez mes jeunes oreilles !

— D'ailleurs, l'Echo de Paris est arrêté par des considéra-

tions politiques et religieuses que je veux approuver. Mais entre nous, Sylvestre, il a tort de ne remonter qu'à Charlemagne et à ce fripon de Lothaire, qui est le grand responsable de la guerre de 1870, pour ne rien dire de la dernière et ne pas parler de la prochaine. Imagine que dans ce jardin si mal surveillé et témoin de scènes scandaleuses qu'on appelle d'un nom de café conc : l'« Eden », Adam et Eve n'aient eu que des filles. Abèle et Caine. Le monde ne pouvait se poursuivre : Adam était un garnement qui se conduisait de façon incorrecte dans les promenades publiques, mais de là à ce satyre de Loth, il y a de la marge ! Donc, une fois, papa Adam mort et maman Eve décédée, Abèle et Caine seraient demeurées vieilles filles, par la force des choses, et au bout de quelques siècles, elles seraient décédées à leur tour ; le Bon Dieu aurait récité quelques prières sur leur tombe prématurément ouverte. Et il n'y aurait jamais eu ni Charlemagne, ni Lothaire, ni Louis, ni Echo de Paris, ni Hitler, ni oncle Jules, ni neveu Sylvestre, ni cousine Thérèse... Et par conséquent « peut-être non plus de guerre séculaire »...

— Mais, mon oncle, Adam n'a eu que des garçons, et le monde a continué sa route. Serait-ce (je n'y avais point pensé) que le serpent aurait incité Eve à séduire, non seulement Adam, mais encore ses propres fils ?

— Sylvestre ! Sais-tu que tu

parles de ton arrière-arrière arrière grand-mère ?

— Tiens ! Je n'avais pas remarqué cela : « Les 13 points de Paix... »

— Hélas non, point de paix !

— « Les 13 points de Paix d'Adolf Hitler sont contenus dans la feuille de propagande 761. Existente, en langue française ».

— Quoi : « Existente en langue française » ?

— Oui. Cette phrase, elle, « Existe pas », en langues française.

— Misérable ! tu l'es moqué de moi ! Tu veux couvrir de ridicule M. de Kérillis ! Tu es un suppôt de l'Allemagne, non, je veux dire de l'Espagne ! Tu es...

— Mais, mon oncle...

— L'Echo de Paris ! L'Echo de Paris, il s'agit bien de l'Echo de Paris. Lis le nom de l'éditeur : « Le comité de la société « Fichte Bund », fondée en janvier 1914. Etablie à Hambourg... »

— Je vous assure, mon oncle, que je n'avais pas vu cette ligne ! J'avais cru reconnaître le style et les arguments de l'Echo de Paris...

— Tu es un naïf !

Mon oncle Jules fulminait. Il oubliait le plus naturellement du monde qu'il avait approuvé en bon patriote les arguments du Fichte Bund, tant que le Fichte Bund parlait sous le masque présumé de l'Echo de Paris...

Cependant, il finit par se calmer. Et sa dernière sévérité fut, lorsqu'il me reconduisit jusqu'à la grille du petit jardin de me dire, en affectant de me croire bolchevik (Jésus, Marie !)

— Et tu peux dire à tes camarades moscovites qu'ils ne s'avisent pas de s'ingérer dans les affaires politiques de la France ! Nous sommes bien assez grands pour nous débrouiller entre nous sans que l'étranger se mêle de nous donner des conseils. Compris n'est-ce pas ? A bon entendeur...

— Salut, mon oncle, répondis-je.

Vous avouerez que tout cela est troublant. On croit parler en patriote : on parle en nazi. On croit lire l'Echo de Paris. On lit le tract de la Société Fichte Bund. Il y a des moments où je me demande si les vrais patriotes ne seraient pas les républicains, comme au temps de la Première République.

Si mon oncle Jules m'entendait, il me déshériterait en moins de temps qu'il n'en faut à M. de Kérillis pour confondre un canard sauvage avec un avion militaire.

Sylvestre HAUTON,
P.C.C. Casimir Lecomte.



L'ENQUÊTE DE CLAUDE MARTIAL

“VOUS NE CONNAISSEZ PAS PARIS” rencontre un succès foudroyant

Tous ceux qui aiment notre belle capitale voudront prendre part aux concours passionnants que REGARDS lance avec cette enquête.

Nous avons, dans notre dernier numéro, donné le règlement du premier concours.

Le 2^e concours est plus spécialement destiné à nos lecteurs de province et de la banlieue parisienne. Pour ce concours, il faudra, à l'issue de notre enquête, répondre à deux questions :

**QUELLES SONT LES CINQ PLUS BELLES PHOTOS PUBLIÉES AU COURS DE NOTRE ENQUÊTE ?
QUELLES SONT, PARMIS TOUTES LES PHOTOS PUBLIÉES, LES DIX QUI CARACTÉRISENT LE MIEUX PARIS ?**

CE CONCOURS EST DOTÉ DE 3.000 FRANCS DE PRIX QUE SE PARTAGERONT 25 CONCURRENTS

1^{er} Prix : 500 francs en espèces et un beau bracelet-montre d'une valeur de 350 francs.

2^e, 3^e et 4^e Prix : Chacun un bracelet-montre de 350 francs.

5^e et 6^e Prix : Chacun 150 francs en espèces.

Du 7^e au 10^e Prix : Chacun 50 francs en espèces.

Du 11^e au 20^e Prix : Chacun un abonnement d'un an à « REGARDS ».

Du 21^e au 25^e Prix : Chacun un abonnement de six mois à « REGARDS ».

REGLEMENT

Faire des listes de réponses distinctes pour chacune des questions. La même photo peut figurer sur les deux listes. Pour identifier chaque photo, indiquer le texte de la légende l'accompagnant et l'arrondissement.

Les photos sans légende valent pour ce concours. Les identifier, le cas échéant, en indiquant qu'il s'agit d'une photo sans légende et l'arrondissement.

Les 5 photos de la première question et les 10 de la seconde qui auront réuni le plus de suffrages formeront la liste-type qui servira de base pour le classement et sera publiée dans l'ordre et avec le chiffre des suffrages obtenus. Le concurrent dont la liste comportera le plus grand nombre de photos figurant sur la liste-type gagnera le premier prix et ainsi de suite. Au cas où plusieurs concurrents donneraient le même nombre de photos gagnantes, ils seraient départagés par le jury, qui additionnerait le nombre de suffrages obtenus sur la liste-type par les photos en cause. Le concurrent ayant ainsi réuni le plus grand nombre de suffrages sera classé devant les autres.

La clôture de ce concours aura lieu quinze jours après la parution de la dernière partie. Joindre aux réponses les 20 bons de participation qui seront à découper dans le journal. Toute réponse non accompagnée de ces bons sera écartée.

Un jury, dont la composition sera donnée ultérieurement, contrôlera le classement et l'attribution des prix.

rière
s re
oint
paix!
Paix
enus
ande
fran-
lan-
elle,
fran-
oqué
r de
tu es
non,
! Tu
Echo
Echo
Pédi-
ociété
jan-
Ham-

oncle,
cette
maître
ts de

uit. Il
ement
rouvé
ments
ue le
is le
no de

e cal-
é fut,
isqu'à
le me
croire

es ca-
ls ne
dans
de la
bien
s dé-
s que
s don-
n'est-
r...
é pon-

t cela
ler en
zi. On
s. On
Fichte
où je
is pa-
s les
temps
e.
enten-
it en
n faut
fondre
avion

TON,
comte.

X
S

to,
is-
our
ios
es,
nst
qui



PHOTO WOLF SCHULZE

de

Léon Gerbe

L arriva au village, sur le coup de deux heures de l'après-midi, un dimanche.

Sur la route, où le soleil d'août tapait, les gens méfiants le regardaient passer, la balle sur l'épaule, en vêtements poudreux et fatigués.

Il était grand, sec, pliait un peu les genoux en allongeant le pas par une vieille habitude de pistard ayant fait longtemps colonne avec les indigènes; un collier de barbe noire ourlait son visage osseux, basané, couturé de cicatrices; deux rides amères sillonnaient ses joues de chaque côté de la bouche et ses yeux gris voilés d'une incurable tristesse, brillaient parfois de cet éclat dur que la vie donne au regard de ceux qu'elle a meurtris.

— Qui est-ce? Vous le connaissez? s'interrogeaient les bonnes femmes.

Lui, il allait de sa même démarche souple vers un but qu'il semblait connaître depuis toujours; il dévisageait hardiment les curieux, une courte rougeur allumait ses pommettes et souvent il réprimait un sourire.

A l'auberge, il s'arrêta, s'assit sans mot dire à une table au fond de la salle, commanda chopine, bourra sa pipe.

Aux tables voisines, des bûcherons et des paysans sentant la résine et l'étable, le feutre noir incliné sur les yeux, jouaient à la manille en buvant du vin rouge.

Il les examinait tour à tour et pensait à part lui: « Je les reconnais tous, eux, ils ne me reconnaissent pas... »

Par la fenêtre ouverte, le ciel d'août entraînait violemment comme un azur africain; de toutes parts, des pointes rocheuses et des bois veillaient; l'inconnu les dénombrait du regard et ses lèvres murmuraient des noms: « Le suq du Miavet », « Les bois de Mandrilles », « La roche du Soudard », « Le Lavadour », « La Grangeoune »...

Il resta là une heure à rêvasser, les yeux mi-clos; une idée tenace devait le poursuivre; soudain, il se leva, laissa l'argent sur la table et sortit sans desserrer les dents.

Il marcha encore un moment sur la route, puis on le vit prendre le chemin des bois de la Grangeoune, celui qui mène à la maison de la « Morte ».

Au milieu de prés, semés de tas de pierres qu'on appelle par ici des « cheyrous », la maison de la « Morte » se tenait accroupie sous un capuchon de chaume rouillé; de tous côtés, les lisières en hautes fougères et genêts ronds des bois peureux la surveillaient.

C'était uneasure dont les murs s'effritaient à force d'être battus des vents, lavés des pluies, fouettés des neiges; elle n'avait plus de couleur tant elle était vieille; ses « fenestrous » sans carreaux baillaient tout noirs derrière leurs barreaux de fer; la porte quasi dégonnée, grinçait.

L'homme s'était arrêté au bas du pré et, adossé au mur de pierres sèches, les pieds dans l'eau du chemin creux, il regardait la demeure avec des yeux agrandis; le soleil, tout rouge, éclaboussait les bois; un merle silencieux piétait dans la hale de noisetiers.

Lui, il avait quitté son chapeau; la sueur periait à son front, à ses tempes dégarnies; il tremblait de tout son grand corps cassé en deux et fixait avec une sorte d'égarément laasure qui l'épiait derrière ses fenêtres borgnes.

Il fit effort pour traverser l'enclos, hésita un moment devant la porte en délabres parmi les ronces et les orties; une fois dans la salle basse, pour ne pas tomber, il s'accota à la muraille tapissée de toiles d'araignées et pour ne pas voir, il ferma les yeux.

A la longue, il regarda; le fond de la pièce était occupé par une motte de foin qui obstruait presque la fenêtre donnant sur le bois; la large cheminée restait encore intacte avec son manteau noir de suie, son vieux banc, ses marmites éventrées dans la cendre.

Il respirait vite, le visage contracté et, tendant les mains vers le coin de la cheminée, il dit à voix haute dans le silence:

— C'était là!

La table pourrissait contre la cloison de planches; une alcôve dont les rideaux pendaient en loques, béait dans l'ombre; une odeur humide de cave flottait sous les poutres; la nuit et le vent entraient par les trous des murailles; l'homme s'était couché à plat ventre dans le foin; il pleurait.

Bientôt, ce ne fut plus qu'une nouvelle dans le village: « Il y a quelqu'un à la maison de la « Morte »! La nuit on voit briller une lumière... » Et des histoires de revenants se forgèrent, des contes à dormir debout, pleins de chaînes, de voix, de fantômes et où le Malin tenait généreusement son rôle. Les gens avisés clignaient de l'œil et ne disaient rien, car rien ne sert d'avoir la langue trop longue, mais à leur air entendu on se doutait bien qu'ils savaient quelque chose. Et un beau jour chacun répétait, en grand secret, à son voisin:

— Savez pas, pauvres... Eh bien! le revenant ce serait l'Africain... l'homme de la Morte, celui qu'on a vu monter dimanche. Il n'a pas peur!

Maintenant, on l'épiait, et lorsqu'il allait chercher de l'eau au bac moussu, en bas du pré, lorsqu'il courait les bois pour tendre quelques pièges ou qu'il pêchait la truite dans le ru, il devinait des yeux cachés derrière la feuille; le plus terrible était qu'il ne voyait jamais personne; les bergers fuyaient à son approche, plantant là, au beau milieu des genêts, leurs vaches et leurs brebis sans avoir le cœur de s'occuper du reste; lorsque, par hasard, il entendait sonner des sabots dans le chemin, il se montrait sur le pas de la porte, hélait le passant, mais l'autre détournait la tête et ne répondait pas.

Le troisième dimanche n'y tenant plus, il descendit au village; le monde emplissait les auberges sur la route; on le reconnut de loin:

« C'est l'Africain qui descend! C'est l'Africain qui descend! »

Il passa devant les maisons, grand, maigri, tout noir de barbe et brûlé de soleil; les femmes — celles qui l'avaient connu jeune — soulevaient un coin de rideau et chuchotaient:

— Bonné Vierge, comme il a changé!

Elles n'osaient dire: « Le pauvre!... » et ajoutaient: « Il a bien toujours son même air têtue et la dégaine de son père, défunt Mouvi... »

Il s'arrêta sur la place d'où les hommes, réunis sous le tilleul, le regardaient venir. Il les fixa tous bravement, se tint un moment silencieux, puis brusquement, d'une voix sourde, il dit:

— Oui, c'est moi l'Africain, l'homme de la Morte! Vous me reconnaissez! J'ai fini mon temps à la Légion, voilà... Et puis après, je suis chez moi, là-haut! Et son doigt sec désignait les bois noirs, où

dans une échappée de prés, laasure songeait avec son secret rouge sous le cnaume.

Le vieux Crédigne, que par respect pour son grand âge et sa bordée de quinze vaches, on nommait toujours conseiller, parla:

— Oui... nous te reconnaissons, mais pourquoi es-tu revenu? Malheureux, il ne fallait pas revenir!

L'Africain haussa les épaules, se mit à rire: — Je suis chez moi là haut! Et puis, n'ayez pas peur, je ne vous ferai pas de mal... Elle, c'était une garce! J'ai eu la main lourde...

Depuis ce dimanche, il semblait que quelque chose était changé dans le village; l'air du temps n'était plus franc.

Un matin, les gendarmes montèrent:

— C'est pour l'Africain!

Et, comme à l'approche d'une délivrance, la joie éclairait les visages; seuls quelques vieux hochaient la tête.

Ils étaient venus à deux, et sans rien demander à personne, ils prirent le chemin de la Grangeoune.

— Ça va faire quelque malheur... Il ne badine pas, l'Africain...

Lui, il dormait dans le foin lorsque les gendarmes arrivèrent. Il s'éveilla en entendant les brodequins ferrés râcler les pierres devant la porte; il se mit debout, eut un drôle d'air, murmura:

— Je les attendais!

La porte était solidement verrouillée, elle résista à leur poussée; alors il s'avança, les vit soufflant, tout rouges et la main sur l'étui à revolver. Il tira le loquet, ouvrit; et droit, grand, tranquille, il les regarda; ils reculèrent surpris, mais lui se plaça entre eux deux: « Allez, n'ayez pas peur, emmenez-moi! »

Au milieu du pré, il s'arrêta pourtant, revint sur ses pas; les autres le suivirent et une fois dans la salle, l'Africain, comme s'il voulait se libérer d'un grand poids, lâcha d'une traite:

— Elle était là, elle dormait dans le fauteuil au coin du feu, la tête sur son bras; j'avais bu à Bort; on m'avait tout raconté... que le Marquat, de Lempre, venait la voir pendant que je roulais les routes avec les chargements de bois... La hache était là qui luisait sur les bûches... J'avais bu, j'étais fou, j'ai vu rouge. Elle n'a même pas poussé un cri. Quinze ans d'Afrique et je suis revenu. Que voulez-vous, je voulais tout revoir! Maintenant j'ai tout revu: la maison, le temps d'avant, le pays, les gens que j'ai connus et qui à présent ont peur de moi et puis... Elle aussi, je l'ai revue...

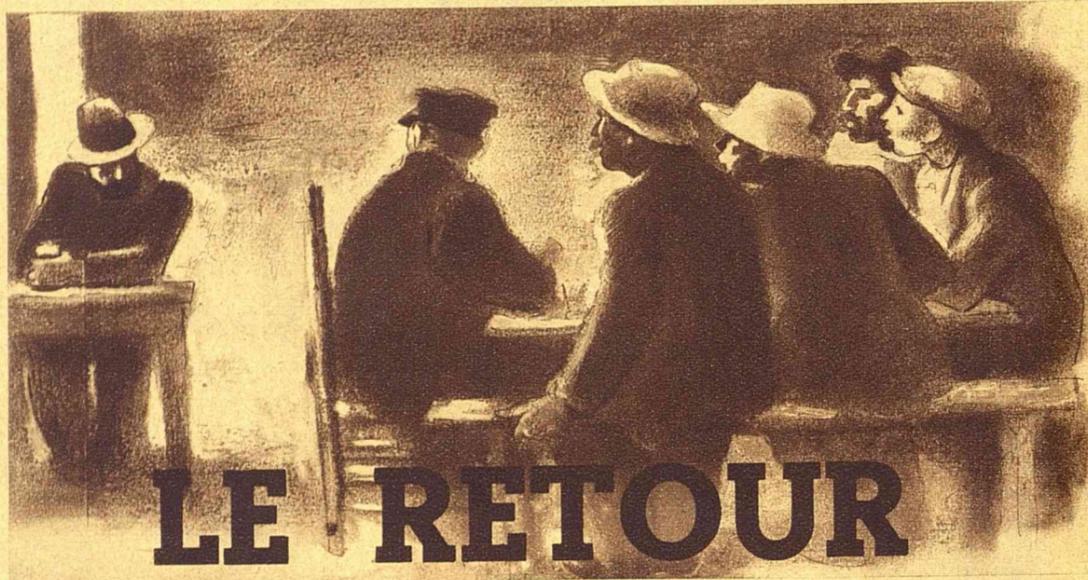
Il tremblait, repassa la porte et ne souffla plus mot.

Il marchait docilement entre les deux gendarmes; c'est ainsi qu'ils arrivèrent tous trois au village; le monde était sorti dehors pour les voir passer; lui, il ne voyait personne et ses yeux allaient loin et leur lumière avait un reflet étrange, fiévreux.

Au moment de traverser le pont sur la rivière, il murmura:

— Je suis content... Je suis bien content...

Et avant que les deux gendarmes aient eu le temps d'intervenir, il franchit d'un bond sauvage le parapet et son grand corps disparut avec un floc dans l'eau noire du gouffre.



**LE RETOUR
DE
L'AFRICAIN**

ILLUSTRATION DE LINGNER

CONST

Il n'est p
tant est to
du docum
au plus m
coup d'hur
subtile, lor
dée des a
« Beau M
l'orqueille
livrée de l
Guys a le
lées ou jete
ris et dont
rie de la v
pre. Le so
et mille ta
ble pour q
y avoir da
d'autres é
d'autres fe
du trottoir
les escorte
aux cent c
femmes, de
au-dessus
leurs somb
en résille.
Par ces
rue, du mo
die du lux
fleurs du
dans l'art
lons qui rei
de Goya à
Et seul, le
l'esprit éta
Baudelaire
comme son
macabre :
« J'ai p
vais mille

Pour une politique artistique hardie

entretien avec
Johanny BERLIOZ
 rapporteur du
 budget des
BEAUX-ARTS

**« La culture doit
 devenir
 "RÉPUBLICAINE"
 c'est-à-dire qu'elle
 doit être partie
 intégrante de la
 chose publique »**

Johanny BERLIOZ,
 Député de la Seine.



CONSTANTIN GUYS

(Suite de la page 4)

Il n'est pas davantage un caricaturiste, tant est toujours en éveil, son obsession du documentaire et sa dépendance, tout au plus malicieuse, du sujet. Il a beaucoup d'humour, et de la qualité la plus subtile, lorsqu'il montre l'attitude guindée des dandys des Cent-Gardes, les « Beaux Messieurs » de l'armée de paix, l'orgueilleux anonymat militaire sous la livrée de luxe.

Guys a le génie de ces silhouettes isolées ou jetées dans le mouvement de Paris et dont le tourbillon constitue la féerie de la vie quotidienne du Second Empire. Le souvenir de cette féerie en mille et mille tableaux divers est irremplaçable pour qui le vit un jour. Il ne peut y avoir dans l'évocation de cette époque d'autres équipages, d'autres militaires, d'autres femmes du peuple, de la Cour, du trottoir, des bals et des bordels que les escortes et les équipages piaffant aux cent chevaux divers de Guys et ses femmes, devenues si familières, dressant au-dessus des crinolines leurs seins nus, leurs sombres bandeaux et leurs chignons en résille.

Par ces archives innombrables de la rue, du monde, de la prostitution, comédie du luxe et de l'amour, « bouquet des fleurs du mal », Constantin Guys est dans l'art du XIX^e siècle un des maillons qui relient certains moments de l'art de Goya à Deqas et à Toulouse-Lautrec. Et seul, le vieil homme délaissé dont l'esprit était si proche des curiosités de Baudelaire, pouvait dire, en mourant, comme son ami, le poète de la Danse macabre :

« J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. »

Georges BESSON.

Les masses profondes de la population française se sont prononcées pour le pain, la paix et la liberté. Le pain de l'esprit est aussi une de leurs revendications fondamentales. Il faut cesser de regarder l'art comme un domaine réservé aux classes les plus aisées, aux spécialistes et aux snobs qui le déshonorent.

« L'art doit se rapprocher du peuple. Du peuple qui a connu un développement intellectuel considérable en même temps qu'il se frayait la route du progrès social, en particulier de ces millions de travailleurs qui ont ou vont avoir plus de loisirs, pour lesquels il faut trouver un emploi agréable, profitable à chacun d'eux et à la société tout entière.

« La culture doit devenir « républicaine », au sens étymologique du mot, c'est-à-dire, qu'elle doit être partie intégrante de la chose publique.

Ces fermes et précises paroles ont été prononcées à la Chambre, le 12 novembre 1936, par J. Berlioz, député de la Seine et rapporteur du budget des Beaux-Arts pour l'exercice 1937. Elles témoignent assez que l'énorme mouvement qui porte les masses profondes du pays vers la culture, a eu son retentissement dans les préoccupations budgétaires du Gouvernement, et à la Chambre où J. Berlioz a fait entendre la voix du peuple de France, et a réclamé en son nom « une politique artistique plus hardie ».

C'est à la Chambre que j'ai rencontré le camarade Berlioz, entre deux « coups de feu », dans le brouhaha, la fièvre irritante des après-midi de séance. Il m'importait de savoir, en effet, dans quelle mesure le budget des beaux-arts était consacré à la popularisation des musées et l'extension de la propagande artistique. Nul mieux que le maire d'Epinay ne pouvait me renseigner avec précision là-dessus.

« C'est aussi de place que nous avons besoin, principalement pour les collections de peinture. Or, tandis que la

démolition des vieux toits et l'aménagement intérieur préparent une continuation du circuit des salles de peinture, le transfert du Musée de la Marine dans d'autres locaux et l'évacuation par le service des émissions, du Pavillon de Flore, vont offrir aux collections des asiles de grande surface. En effet, le retour des salles de la Marine et du Pavillon de Flore donneront 35 salles nouvelles, et d'ailleurs, indispensables.

« Du point de vue de l'immédiat, continue Berlioz, nous avons eu une innovation tout à fait remarquable : l'ouverture du « Musée du soir ». Cette initiative qui s'imposait devant les aspirations des masses, présente, en outre, certains avantages esthétiques. En effet, l'éclairage électrique de certains morceaux illustres accentue leur signification, approfondit leur valeur directe de message.

« L'éclatant succès qu'a rencontré cette initiative, démontre bien qu'elle correspondait à un besoin du grand public. De juin à octobre, il y a eu, pour un total de quarante séances, 48.900 entrées, soit la perception d'une somme de 42.350 francs. »

— On a parlé de visites collectives d'ouvriers avec un guide. Où en est-on de ce côté ?

— Présentement, un jour de la semaine est consacré à la visite des salles du soir par des groupes de syndiqués (avec entrées à prix réduit). Ce fait, tout à fait remarquable, est entre nous un signe des temps nouveaux qui s'annoncent...

« Néanmoins, il serait à souhaiter qu'une fois par semaine, et pour tous les musées nationaux, la visite soit gratuite. Ce serait encourager les travailleurs à récidiver le plus souvent possible.

— Vous venez, mon cher camarade, de me parler d'ouverture de nouvelles salles, d'agrandissement des locaux, de musées du soir... Mais cela ne pose-t-il pas un problème particulièrement épineux, celui du gardiennage ?

— Justement... C'est un des points sur lesquels il convient de mettre l'accent. On peut dire qu'il est absolument impossible d'assurer une surveillance complète et effective de nos musées avec le personnel actuel. C'est pourquoi, dans le projet de budget pour 1937, sept emplois nouveaux d'attachés rétribués ont été demandés, portant à onze le nombre de ces attachés pour l'ensemble des établissements. Il faudrait également prévoir une augmentation de l'indemnité annuelle de ces attachés (actuellement 15.000 francs), laquelle n'a jusqu'à présent permis leur recrutement que parmi des personnes jouissant d'une certaine fortune personnelle.

« Mais le plus important est peut-être la question des gardiens. Les diverses compressions de personnel depuis 1932, en réduisant de 66 unités l'effectif en service, a mis en danger la sécurité même de nos collections artistiques. Non seulement il n'y a pas suffisamment de gardiens pour permettre l'ouverture de toutes les salles, mais encore les risques de vol et d'incendie restent une menace directement liée à l'insuffisance du gardiennage. Il serait aisé, à qui le tenterait, d'enlever une seconde fois, la Joconde ! Songez par ailleurs, que sur 80 postes nouveaux réclamés, on en a obtenu 7. Or, il faudra, avec cet effectif réduit, faire face à l'extension des locaux du Louvre, aux services du soir, et assurer la surveillance du département de folklore qui va s'ouvrir au Musée du Trocadéro pour l'Exposition de 1937.

— Pourriez-vous me dire quels sont les moyens financiers mis au service de cette initiative ?

— Le budget prévoit une somme d'environ 300.000 francs. Encore que les premiers travaux soient surtout de prospection et de recherche, on ne pourrait affirmer que ce soit là suffisant. Félicitons-nous, du moins, de voir apparaître un musée, qui sera mieux qu'un musée, un organe de science vivante et rayonnante où le peuple réalisera les richesses de son savoir et de ses arts millénaires. Toute une activité s'ordonnera autour du département du folklore des musées nationaux; un des premiers signes en sera le Congrès International de Folklore, convoqué en 1937 sous l'égide du ministère de l'Education Nationale et du sous-secrétariat aux Sports et aux Loisirs.

— On ne peut, mon cher Berlioz, qu'applaudir à de telles perspectives. Mais il se pose toujours le pénible problème de l'aide aux musées de province. Va-t-on faire enfin quelque chose pour eux ?

— Hélas ! me répond en haussant ses puissantes épaules, le rapporteur au Budget des Beaux-Arts, la subvention accordée aux musées départementaux n'a pas varié. Elle est toujours de 51.750 francs. Que faire avec ça ? Sans doute quelques galeries provinciales sont riches en matériel et bien organisées. Mais dans la majorité des cas, nos musées de petites villes, pauvres en moyens et aussi en compétences, vivent obscurément et sans public. Il existe bien des plans d'organisation, établis depuis longtemps, et qui prévoient la transformation de ces musées selon des méthodes rationnelles. On a pensé que nos jeunes gens de province aimeraient voir de leurs yeux, certaines reproductions de chefs-d'œuvre, des gravures, des moulages, quelques toiles de valeur. Rien ne peut remplacer cet enseignement concret de l'objet. Mais ces projets dorment dans la poussière de l'attente, et faute de moyens matériels, on ne bouge pas. Il est temps de pousser un cri d'alarme en faveur de ces parents pauvres et de réclamer fermement : des crédits, des compétences, un personnel qualifié !

« Je voudrais pour finir dire combien sont réduits les crédits se rapportant à notre action artistique à l'étranger. Ce sont de véritables miracles financiers qui nous permettent de balancer des propagandes étrangères tellement mieux outillées. Or jamais nos services d'action artistique n'ont reçu plus de demandes que pour l'année 1937, et jamais le programme de manifestations à l'étranger n'a été plus important et plus nécessaire.

— Quelles sont donc, mon cher camarade, vos conclusions.

— Très simple. L'augmentation de 38 millions qu'on nous a consentie, ne saurait nous suffire. La rupture avec une tradition de compression et de réduction dans le domaine des arts, ne peut être et ne sera, je pense, que la manifestation d'une meilleure intention, laquelle est encore d'une excessive timidité en regard des nécessités vitales de l'expansion culturelle du pays.

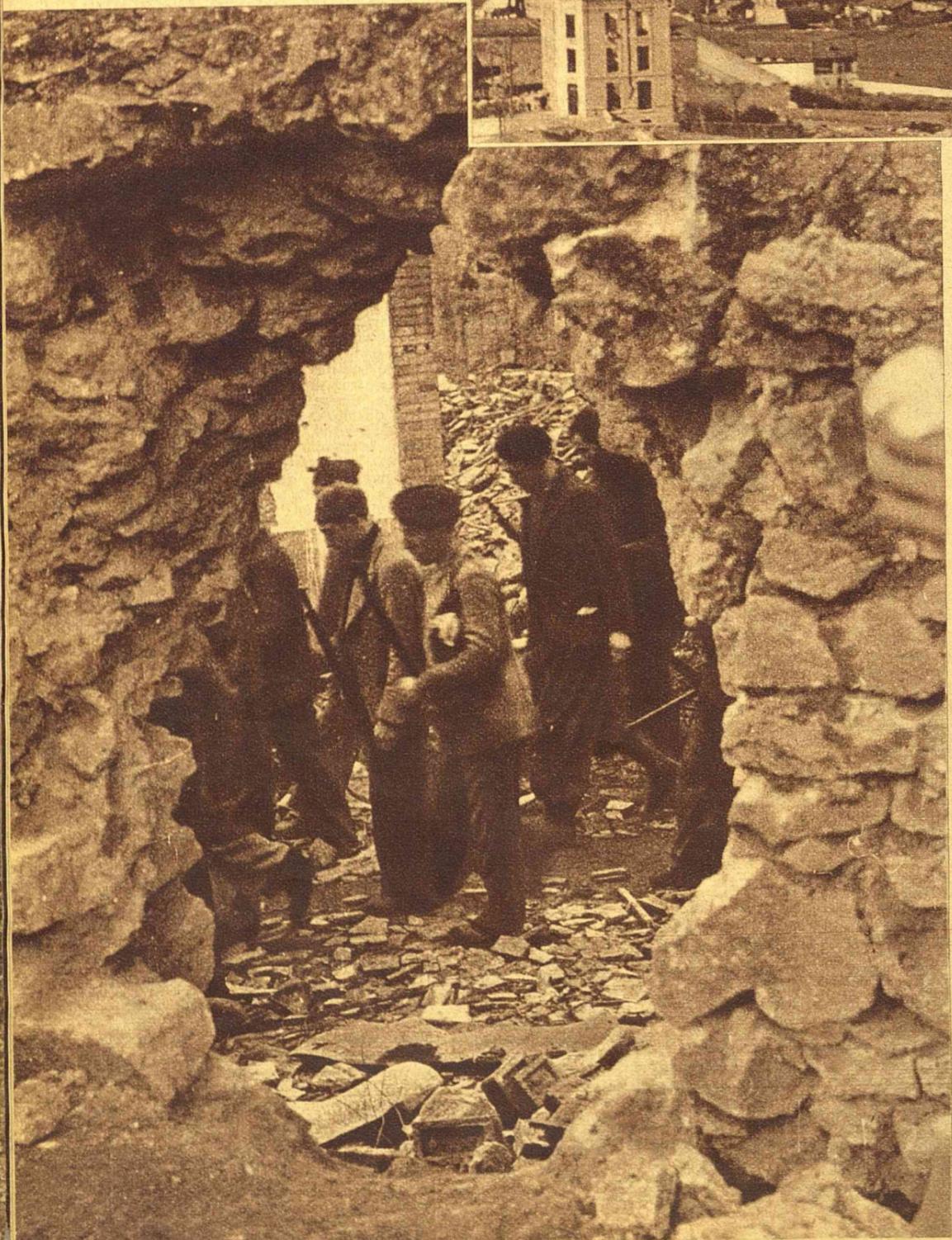
Luc DECAUNES.

dans les faubourgs d'

Un milicien asturien et la jeune femme qui fait la cuisine dans le cantonnement.



Une des premières maisons du quartier San Lazaro, occupé par les mineurs. La dynamite a ouvert une énorme brèche. Des miliciens vont vers les positions avancées, pour la relève.



assiégée par les mineurs Asturiens

AU début, le siège d'Oviedo on l'appelait le siège des poings levés. Ce n'était pas simplement une métaphore.

Lorsque fut consommée la trahison du colonel Aranda, commandant militaire de la place, les travailleurs de la région minière et de la capitale de la province prirent les mesures qui s'imposaient. La veille du dimanche où éclata la rébellion, trois mille mineurs étaient sortis d'Oviedo. Ils allaient vers Madrid, pour aider le Gouvernement de la République. Les armes, cachées depuis la révolution d'Octobre 1934, étaient entre les mains de ces trois mille mineurs. Ils ne dépassèrent pas Zamora. Là, ils apprirent, le jour suivant, que les militaires d'Oviedo s'étaient soulevés et ils revinrent par la partie Nord-Ouest de la province de Léon.

Cependant, le siège d'Oviedo s'organisait. Toute la garde civile de la région se concentrait dans la ville. Aranda connaissait assez la combativité du peuple asturien et ne voulait pas exposer les détachements de la garde civile à un combat risqué. Oviedo tomba entièrement au pouvoir des fascistes.

Au cours de la première nuit, il y avait autour d'Oviedo 48 fusils de guerre, des fusils de chasse et des cartouches de dynamite. Rien de plus. A part cela, il n'y avait que des hommes, des volontaires, mais sans armes. La dynamite et les 48 fusils, placés aux points stratégiques, opposèrent une résistance incroyable. Des milliers d'ouvriers encerclaient la ville, à toutes ses issues. Mais ces ouvriers n'avaient d'autres armes que leurs poings dressés pour le salut antifasciste.

L
L'o
suite d
aux m
l'heure
RE
cune
CHIM
ait fix
bliable
Le
« Avan
journa
a bien
l'histo

Des jeune
les lignes
à m
con

Vue générale d'Oviedo, avec dans le fond le mont Naranco. Les fascistes se sont fortifiés dans le bâtiment blanc, au pied de la seconde croupe en partant de la gauche. La ligne des tranchées passe au bord de la photo, en bas. La grande maison à gauche est occupée par les républicains ; à cet endroit, les tranchées des deux partis se touchent presque.

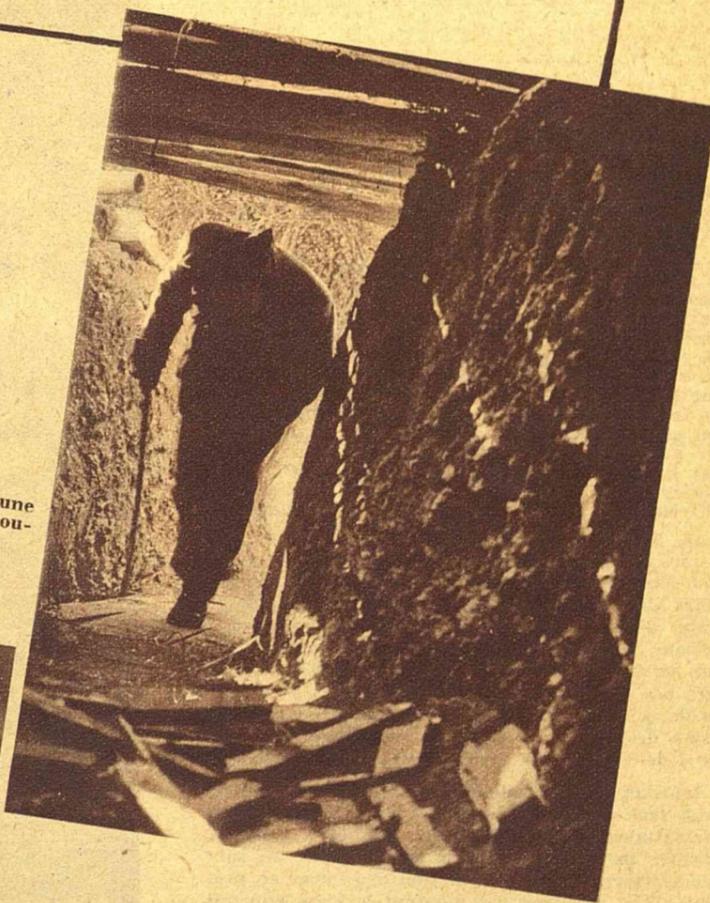
O VIEDO O

LES Asturies, cette province de l'antifascisme espagnol où les mineurs en octobre 1934, inscrivirent de leur sang une magnifique épopée, est aujourd'hui presque entièrement occupée par les armées républicaines dans les rangs desquelles combattent les mineurs d'octobre 1934.

L'octobre rouge des Asturies voit poindre la revanche. Seul Oviedo, par suite de la trahison du colonel ARANDA, à qui on fit trop de confiance, reste aux mains des rebelles. Oviedo est encerclée par les mineurs, qui attendent l'heure propice pour donner l'assaut définitif.

REGARDS a envoyé dans les Asturies, sur lesquelles jusqu'à présent aucune documentation photographique n'était parvenue, son photographe, CHIM, qui est ainsi de toute la presse mondiale, le premier photographe qui ait fixé l'aspect du front d'Oviedo. Il en a rapporté une série de photos inoubliables dont nous commençons aujourd'hui la publication.

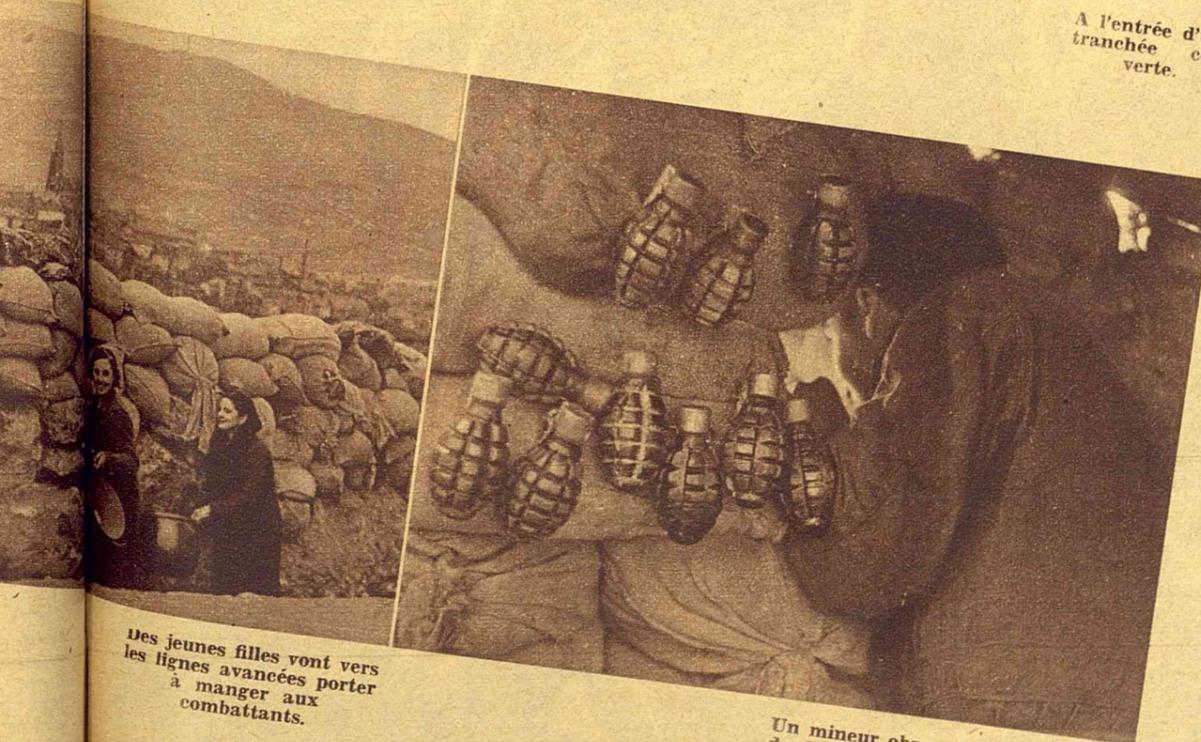
Le journaliste Ovidio GONDI, rédacteur au journal socialiste asturien « Avance », dirigé par Javier BUENO, et qui fut le compagnon de captivité du journaliste SIRVAL, assassiné en octobre 1934, et le seul témoin de sa mort, a bien voulu écrire pour les lecteurs de REGARDS des notes qui retracent l'histoire du siège d'Oviedo.



A l'entrée d'une tranchée couverte.

Le cercle aujourd'hui est très différent. L'armée populaire des Asturies est à présent une armée régulière. Au mois d'octobre, on a célébré l'anniversaire de l'épopée d'il y a deux ans. Les mineurs commémorent l'offensive. Quelques bataillons ont contenu, sur le front occidental, l'avance de vingt mille fascistes, qui tentaient en un effort désespéré, par tous les moyens, de venir en aide aux assiégés.

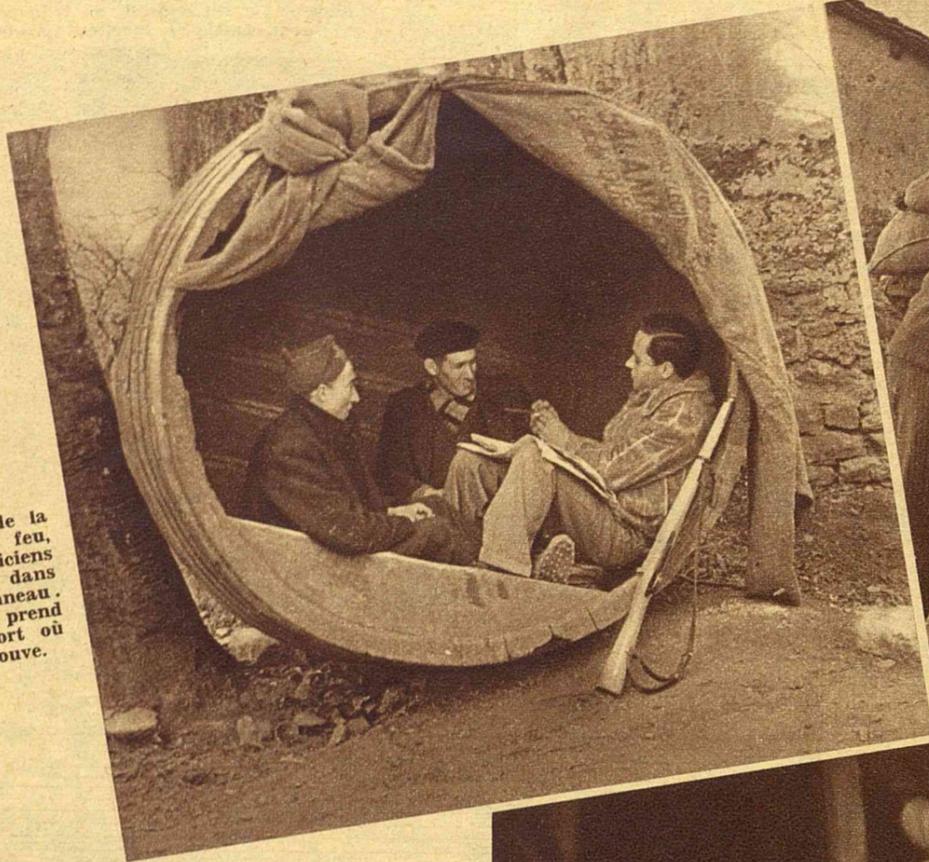
Le cercle autour d'Oviedo s'était considérablement rétréci. L'Hôtel de Ville était pour ainsi dire en notre pouvoir. On se battait dans les rues. Heure après heure, les factieux perdaient des positions. Le mont Naranco était cerné, la Gare du Nord était virtuellement au pouvoir des républicains.



Un mineur observe les mouvements de l'ennemi. Les grenades sont à portée de sa main, prêtes à servir.

Des jeunes filles vont vers les lignes avancées porter à manger aux combattants.

Miliciens guettant au parapet. En face on aperçoit la cathédrale d'Oviedo.



Non loin de la ligne de feu, trois miliciens devisent dans un tonneau. Chacun prend son confort où il le trouve.



Un abri dans la tranchée.

La prison, sur le point de tomber entre nos mains et, avec elle, 800 prisonniers antifascistes. C'est alors que les fascistes, en un effort suprême, réussirent à établir le contact avec les rebelles d'Oviedo. Ils rompirent nos lignes, par le mont Naranco, et Aranda reçut des renforts.

Mais les mineurs étaient déjà dans la ville et il fut impossible de les refouler sur leurs anciennes positions. Le quartier de San Lazaro, dans la partie haute de la ville, restait dominé par nos fusils et nos mitrailleuses. Sur un autre secteur, il en allait de même, à vingt mètres du Manicomio et à 300 mètres de la Fabrique d'armes. Et ailleurs, sur la Plaza de Toros, au départ d'une des lignes de tramway. Les fascistes ne peuvent compter que sur un passage très étroit vers l'extérieur, maintenu au prix de pertes élevées. Il s'agit d'un passage par le mont Naranco. Les convois se font la nuit, toutes lumières éteintes. En résumé, la situation d'Oviedo est encore plus difficile qu'au début.

En maints endroits, nos parapets ne sont guère à plus de vingt mètres de la ville. Dans le quartier San Lazaro les miliciens républicains ont pénétré dans la ville et sont parvenus presque au cœur d'Oviedo. Ils connaissent bien le chemin, puisque le secteur de San Lazaro est la direction que suivirent les mineurs en octobre 1934. A travers nos lignes, avec l'aide des miliciens, sont sortis de la ville assiégée plusieurs milliers d'antifascistes, des familles entières de travailleurs qui sont ainsi délivrées de la tyrannie des hordes fascistes.

Souvent, dans le silence des nuits sans lumière, sans feu, dans le calme des jours lumineux, les combattants s'interpellent de parapet à parapet. Parfois, ils s'injurient. Presque toujours, se sont des controverses sur la situation des forces en présence. Nos miliciens représentent à leurs ennemis combien grande est leur erreur.

La cité d'Oviedo peut être considérée comme une ville morte. Rien n'y retient la vie. Pas de lumière, pas de services publics, pas de spectacles. Les canons antifascistes surveillent tous les mouvements et rien n'est possible aux rebelles. Il semble qu'ils attendent l'issue prochaine, l'entrée des mineurs qui se préparent à l'assaut définitif.

Ovidio GONDI.



C'É

qu'il est sa chien a franch tête. Et est très bons am Grégoire

La fem térieuse « Tab terre. Qu de la No « Tab cimetière

ILS se m épaul jour abandon Sainte-M élabous et à vib qui se o temps a four.

Le Tab sus ses rond, lié regarde montent nantes q Leur e Elles ton soyeux s taines d'

OBSÈC

ON en ma E vite; un La Jea ferme, a Mais elle tour de s Sa corvé soin d'un Elle n dernière douanier n'a pas

(*) Vo vier, 4 e



FIÈVRE AU VILLAGE

C'ÉTAIT un petit village du nom de Planadura, qui aurait été un heureux village si « Le Galline » n'y avait habité.

« Le Galline » a la haine des hommes. Tant qu'il est dans sa maison entre sa femme Tréssette et sa chienne Diane, il est très calme. Mais dès qu'il a franchi le pas de sa porte, la colère lui monte à la tête. Et il faut se méfier de ses colères car sa force est très grande. « Le Galline » a pourtant deux bons amis : Monsieur Soubirane, le curé, Monsieur Grégoire, l'instituteur.

La femme de « Tabé », le fossoyeur, est morte mystérieusement. C'est « Le Galline » qui a prévenu « Tabé » en secret. Depuis ce temps, Tabé est attristé. Que lui a donc confié « Le Galline », en plus de la nouvelle de cette mort ?

« Tabé » et son frère « Rouqui » sont allés au cimetière creuser la tombe où sera enterrée la morte.

Ils se relayent. La fosse leur va aux épaules. Le soleil est passé. Mais le jour ne paraît pas souffrir de cet abandon théâtral, dont l'horizon de Sainte-Madeleine est tragiquement éclaboussé. Le jour continue à vivre et à vibrer, telles ces miches blondes qui se dilatent et fredonnent longtemps après qu'on les a sorties du four.

Le Tabé fait voler la terre par-dessus ses épaules, d'un mouvement rond, lié, joli. Rouqui, d'un peu loin, regarde passer les pelletées. Elles montent, comme des âmes frissonnantes qui s'évadent des profondeurs.

Leur essor ne les mène jamais loin. Elles tombent avec un bruissement soyeux sur l'amoncèlement de certaines d'autres âmes éparpillées...

OBSÈQUES DE LA JEANNE DU TABÉ

On enterre la Jeanne du Tabé ce matin.

En juillet, la pourriture va vite; un mort du matin pue le soir.

La Jeanne du Tabé, avec sa chair ferme, aurait bien pu tenir encore. Mais elle n'attend plus personne autour de son lit. Tout le village l'a vue. Sa corvée est finie. Son cadavre a besoin d'un bon repos.

Elle nattend pas la douleur de la dernière heure : elle n'a pas de fils douanier sur la frontière belge, elle n'a pas de fille chez les bourgeois.

(*) Voirs « Regards » des 28 janvier, 4 et 11 février.

Il y a des mères chanceuses dont la mort est doucement remuée par les lamentations d'enfants, arrivés trop tard, d'un bout du monde.

Elle, non, pauvre Jeanne!

Maintenant, le glas tinte dans le soleil. Il est vif, pressé d'en finir, presque joyeux. Personne ne l'écoute, sauf celui qui demande, de sa fenêtre :

— C'est le premier ou le second?

Dans les maisons, les gens font toilette; le noir et le blanc passent derrière les vitres. Les costumes du mariage vont revoir le jour. Ils sont tout neufs; ils sont bien propres; ils ont des plis incorrigibles comme des manies de vieilles gens.

Les habits noirs rôdent dans les rues longtemps avant que ça commence.

A Planadura, on se réunit sur la place publique pour tous les morts du haut, à l'aire de Bonnescase pour ceux du bas.

La Jeanne du Tabé est une morte du haut. Sur la place, on pourrait se compter; personne n'est en retard.

Les hommes s'adosent au parapet; on ne les voit que de face; ils fument et crachent entre leurs souliers.

Les femmes tiennent le milieu, si changées que les enfants se trompent de mère quand le cortège se forme et qu'ils doivent leur donner la main.

Comme l'abbé Soubirane, nippé comme un seigneur, paraît au tournant, entre deux enfants de chœur aux faces crélines, les femmes se signent d'un air contrit. Les hommes se décollent de leurs appuis et ceux qui ont un chapeau le poussent simple-

ment sur la nuque, la main crispée sur le bord, comme pris d'une subite démangeaison.

Le curé offre son latin à qui veut le saisir, de l'accent dédaigneux et distrait d'un représentant dont la maison ne souffre nulle concurrence.

Voilà le cercueil, un cercueil de gravure sur bois à la perspective vertigineuse, avec des clous jaunes qui luisent.

Dans la ruelle en pente, les porteurs se raidissent. Bep et Sarcette marchent à reculons.

— Doucement!... doucement!... dit la voix molle, importante de Broune.

◆◆◆

Au cortège, il y a la croix devant; elle pèse à un petit enfant fier. Puis, il y a le curé avec ses doublures en bas âge; puis le cercueil sur quatre épaules qui peinent; puis les hommes.

Le Tabé et Rouqui mènent le deuil. Le Tabé est terreux dans son habit noir. Il tient son chapeau au bout du bras comme un panier plein. Il ne sait où regarder et parce qu'il souffre, il ne sait l'exprimer.

Rouqui, à l'instant arrivé du mas dans un habit qui serre, est rouge comme ses cheveux. Il flambe; il fume; il s'éponge comme on panse un cheval.

Derrière, c'est la cohue pittoresque et rude des hommes de Planadura : têtes broussailleuses, nuques abruptes, regards durs. Ci, une bedaine tranquille, deux souliers fins; là, le képi du facteur.

Les femmes sont derrière. Le rythme de la marche leur manque. Elles perdent le contact. Aux Crouettes, les arrêts du cercueil leur permettent de rejoindre les derniers hommes, des vieillards.

ROMAN INÉDIT DE LUDOVIC MASSÉ

ILLUSTRATION DE LINGNER

CHAPITRE III

TERREURS

La Jeanne du Tabé est enterrée depuis huit jours. Son tertre est nu. C'est sur les tombes voisines que les croix disent : « Ici repose en paix ».

La Jeanne du Tabé n'aura pas le repos des morts tant qu'on parlera d'elle, avec les yeux, avec les mains jointes, avec les bras levés, avec tout le langage du mystère et de l'épouvante...

Les hommes de Planadura, dans leurs maisons, envoient les enfants faire des commissions, puis ils prennent les poignets de leurs femmes et les serrent avec une telle énergie qu'elles en pâlisent.

— Ecoute, Fine, écoute, si je te surprends encore à parler de ça, moi aussi, je t'étrangle !

Les hommes qui n'ont rien à craindre, comme Bartissoi, Xatard et beaucoup du parti, disent : « Ce sont des foutaises ! »

La peur tient les autres. Le Galline voit pourtant qu'il faut surveiller son monde. Il chôme. Il a un pouce emmailloté.

Des ragots lui viennent aux oreilles, par la Finette. Rasquill, aussi, est un ami fidèle.

— Galline! il se dit des choses épouvantables sur toi et la Jeanne, que Dieu la pardonne ! Ouvre la paupière ! »

Avec Rasquill, avec la Finette, il n'a pas à s'expliquer. Ils savent tous les deux sa passion farouche et l'ardent attachement de la Jeanne, vive. C'est la Finette qui les avait liés, aux vendanges de Bages d'il y a deux ans. Ils dormaient, là-bas, sur la même paille; la saoulerie de la fatigue, du soleil, du raisin échauffant les avait fait rouler l'un sur l'autre...

Ca durait depuis lors. Les exigences de leur sang les portaient aux pires audaces.

Ça devait finir mal...
Le Galline regarda ses mains sadiques. Elles tremblent légèrement. Il hausse les épaules et le souvenir désarçonné roule derrière lui.

La nuit, il dort mal. Tréssette n'a pu encore obtenir de voir ce pouce qui l'enfièvre.

Il se lève pour boire.
— Putain de juillet ! dit-il.
Le matin le soulage. Il est blanc, quelle jolie couleur ! On voit à travers...

Mais que fait-il dans son lit ? Ce n'est pas dans un lit que couche la terreur. La terreur rôde.

Alors il va circuler dans les rues encore engluées dans l'ombre. Les gens qui baillent à leur fenêtre, sentent soudain l'air leur manquer. L'angoisse les refoule dans la maison et ils vont cauchoter dans les alcôves, pleines d'odeurs chaudes et d'effrois.

— Il est sous notre maison...
— Bon Dieu !...
L'enfant pleure et le père qui fait la loi aux larmes, met son doigt sur la bouche.

Le dimanche matin, des gens de Planadura vont au marché de Moret, chez le notaire, ou, pour des bricoles, chez le bourrelier et le charron.

Ils y vont à pied, par la route nationale qu'ils joignent aux Tuileries. On les reconnaît à ce qu'ils se garant bien des autos; les femmes descendent dans le fossé.

Le Galline pense que le chemin du juge est facile à trouver et qu'il suffirait d'une langue inconséquente pour le perdre. Il va se poster aux Tuileries. Il s'assied sur la borne kilométrique qui est là. Et à tous ceux de Planadura qui passent, il « donne un regard » qui les fait trébucher et leur vide le cœur d'une pacotille de vellétés.

Le soir, s'en va trouver le Tabe qui se couche de bonne heure pour cacher son semblant de peine. Le Tabe porte une fleur de crêpe noir à la casquette. Il n'a pas vu le Galline depuis la nuit tragique et quand il le voit entrer, il a un malaise.

Le Galline lui tend d'un air mauvais, un billet de dix francs. Le Tabe le prend d'un geste malheureux d'homme à qui c'est bien dû.

— Tu vois que je tiens parole ! dit le Galline.

Puis : « J'en connais qui ne la tiennent pas leur parole !... Tu n'en connais pas, toi ?... »

— Je ne sais pas ce que tu veux dire ! dit le Tabe.

Alors, le Galline serre les dents et il s'approche du Tabe inquiet :

— Les gens parlent... ils en savent plus que du compte... tu n'as rien dit de rien ?

Le Tabe s'ébroue en protestations et jure sur la tombe de la Jeanne qu'on ne sait rien de lui.

Le Galline a un regard hideux. Il déboutonne sa veste. Il tire lentement sa hache, plaquée le long de sa peau, de l'aîne à l'aisselle. Il la lève vers la lampe.

— Le premier qui parle, toi le premier, je le partage comme un cochon !

Le Tabe s'est reculé au fond de la cuisine et il lève les bras comme dans les drames du cinéma.

— Ne fais pas ça !... supplie-t-il, je n'ai rien dit ! je te le jure sur la Jeanne. Je ne dirai rien...

Il tremble et il pleure enfin.

Le Galline abaisse sa hache en disant :

— Ça va, tiens-te le pour dit !

Le lendemain est un samedi. Le Galline revient chez le Tabe et lui demande de sortir avec lui, jusqu'à l'Hostal.

— Il faut qu'on te voie avec moi !

Le Tabe accepte sans résister. Il souffle la lampe. Ils descendent dans le noir.

La Fouchine a la figure changée. Elle tremble. Elle est très aimable avec les deux hommes. Elle s'embrouille dans les commandes et elle accuse Hilaire d'être sourd.

Le Galline est venu la voir, de nuit. Il a pris dans ses mains, son cou plumé de volaille, et lui a fait cracher un peu de langue hors des dents...

Le village, le Tabe, la Fouchine, il les tient ployés sur les genoux, avec son index pointé et sous le feu de ses yeux éraillés.

Hier soir, à l'Hostal, il a réduit les derniers courages. Planadura est maintenant comme un pli arrogant sur lequel le fer a passé.

L'Hostal résistait. Il lui a suffi d'y entrer avec sa hache et d'y faire le cri du loup haineux. Ces yeux dilatés, ces peurs figées, ces reculs tremblants... il y pense avec un mépris qui l'excite à recommencer.

Sa hache, sa pigasse au rictus cruel, a bien joué la comédie, mais elle est capable d'autres airs !

Il leur avait crié : « Y en a, ici, qui ont la langue longue sur moi ! Vous me connaissez ! Eh bien ! tel que vous me connaissez, le premier qui s'oublie, je lui ouvre la tête comme ça !... »

Il s'était avancé vers le comptoir de chêne d'où Hilaire et la Fouchine s'étaient enfuis en criant, il avait abattu sa hache sur un angle et le tranchant y était entré à moitié...

Son doigt a subitement guéri.

Il demande une dernière fois quelques sous à Bartissol qui les lui donne avec humeur : — Eh ! l'oncle, tout ce qui dure, fatigue !

Le lendemain, il retourne au bois. Il trouve que le travail lui pèse plus qu'avant, que la chaleur est plus sournoise et que l'arbre a des résistances nouvelles.

Il avait espéré reprendre sa tranquillité d'avant la mort de la Jeanne, mais il s'était trompé. La journée au bois lui semble interminable. Il y a des hallucinations. Une fois, c'est le village qui arrive par le ravin, dans un enchevêtrement de fourches et de faux; une autre fois les arbres de la forêt s'écartent et, dans la clairière lumineuse, deux gendarmes arrivent en courant...

Le Galline essuie la sueur de son front et son trouble cesse.

Il lui tarde de rentrer à Planadura. Il lui semble que des machinations s'y montent quand il n'y est pas. De le retrouver apeuré, terré, il a de l'apaisement. Il se montre beaucoup et il gesticule.

Il a perdu ce grand appétit dont il disait : « Il me sauve. »

Quand, dans les repas des baptêmes, des noces, aux tuées des cochons, il faisait haleter les curiosités autour des tables, il avait, une fois, mangé cent boules de hâchis.

Quand le voisin tuait son cochon, ou le patron du bois, ou un du parti qui avait besoin de sa complicité pour être quelque chose au bureau du Bloc, ils l'invitaient au souper du porc.

Le souper du porc est un repas important. On y mange un tiers du cochon : la fressure, les pattes, la chair ballante de la poitrine et de la gorge, les oreilles larges et veinées comme des lambeaux de carte routière, la tête douloureuse comme un masque de carnaval, les côtelettes, les boudins, noirs au sortir de leur tartare et se tenant tristement par la main, la saucisse à la carnation fraîche d'enfant...

Maintenant finies les boulimies arrosées de vin frais ! sa faim s'en va avec les riens quotidiens du repas, l'ouillade blanche, les harengs saurs fourbis comme des poignards.

« Le boire aide le manger ! ». C'était vrai, avant ! Et c'est une assistance large et confiante qu'il lui prêtait ! Maintenant, il n'a que soif... La fièvre le consume avec la dévorante lenteur de la braise sous les cendres.

PRÊCHEURS

L'AUTRE soir, en allant aux Tourettes, il a croisé les ombres de l'instituteur et du curé. Il a pris par les champs.

Les deux hommes l'ont reconnu. Ils ont parlé de lui toute la nuit. Ils en disent des choses résignées. Ils souffrent du Galline comme d'un des leurs qui aurait mal tourné.

A Planadura, la rivalité du curé et du maître d'école avait été de tout temps un règne et un divertissement. Le curé laissait à son successeur la haine de l'instituteur et réciproquement. Mossen Soubirane et Monsieur Grégoire ont renié l'héritage. Ils s'estiment. Ils se découvrent des points communs. C'est que tous les deux aiment les hommes. Leur amitié indigna le village comme un incest.

Quand Mossen Soubirane arriva à Planadura, dans sa soutane neuve, il avait le préche si discret que personne ne s'en alarmait. Il disait, du Mal, des choses qui pouvaient s'écouter en sommeillant. Il n'illustrait qu'à travers l'Évangile. Mais dès qu'il éleva la voix, ce fut une autre affaire... On vit tout de suite qu'il allait trahir Dieu...

Monsieur Grégoire aussi, était un de ceux qui ne gênent guère. Celui-là prêchait dans la rue et il semait la bonne parole et les jurons pêle-mêle. Les deux hommes n'étaient séparés que par l'épaisseur d'un juron. Et encore, Mossen Soubirane feignait de ne pas entendre.

Pour se rencontrer, le curé et l'instituteur, se réfugiaient dans la campagne, la nuit. Autour d'eux, les arbres bruissaient dans le vent comme des orgues. L'odeur chaude des moissons les enveloppait. Les grandes ombres tranquilles couchées dans les champs, les ombres ramassées sur elles-mêmes au creux des fossés, tout le mystère des nuits, accompagnait leurs paroles. Parfois l'un d'eux s'arrêtait, se plantait en face de l'autre et lui mettait la main sur l'épaule avec un grand geste de chevalerie...

Les secrets du confessionnal, Mossen Soubirane les gardait bien. Ils formaient comme un compost de choses flétries dans un coin perdu de son âme. Il en tenait beaucoup de la Fouchine de l'Hostal. Cette femme, au teint de bolet vénénéux, révélait toutes les turpitudes et tous les crimes du village. C'était une grande lessiveuse de consciences.

Pourtant, lorsqu'elle vint dire au curé que le Galline avait assassiné la Jeanne du Tabe, qu'elle avait vu les preuves sur le cou de la morte, il en était resté stupide d'effroi et d'horreur. M. Grégoire ressentit plutôt une immense désillusion.

Pourtant, ils doutaient encore. Ils étaient les seuls maintenant à résister à la montée de la haine. Mais ils comprenaient qu'ils seraient impuissants à en arrêter le flot...

CHAPITRE IV

LE COUP DE SANG

Le Galline a repris le travail au bois des Garces. Il laisse, là-bas, dans un fourré, le maillet et les coins de fer. Il garde la hache à l'aller et au retour; il y est très attaché; elle est d'un acier qui aura raison de cinquante manches.

Il arrive au bois de bon matin. Poussou, le sourd-muet, a moins de chemin à faire; il vient directement du mas; il porte les ordres du patron. Le Galline le trouve assis sous un chêne-liège, la longue scie sur les genoux.

Poussou est un petit homme nerveux, tout en gestes et en regards, que son infirmité ne porte pas aux distractions futiles. Il a vu le Galline avant que celui-ci le devine, se lève, l'accueille avec une exubérance de petits cris, de petits rires, de clignements d'yeux, de remuements d'oreilles. Le Galline ne rit pas, mais il supporte la comédie, comme un molosse les malices d'un chiot.

Poussou porte des ordres précis. Il les exprime avec une déconcertante volubilité de tout ce qui n'est pas sa langue. Le Galline déchiffre assez mal ce vocabulaire en grimaces et en dissonances, mais Poussou abrège, se met à sa portée.

Le Galline sait maintenant qu'il faut abattre le « six » et le « neuf », dans la matinée. Après, on verra. Le « six » est à cent pas, en plein soleil, penché sur le torrent sec. Poussou le montre du doigt et il fait le geste de s'éponger le front.

Ils font de lents préparatifs, rangent à l'ombre du fourré leurs sacs et le tonnelet de vin de cinq litres. Poussou a porté le tonnelet du mas; le patron le fournit; c'est dans l'accord. Le Galline met un tonnelet de cinq litres dans tous ses accords; ce vin pur lui communique, au plein du travail, une ardeur bestiale; le patron y retrouve son compte.

Maintenant, ils sont au pied de l'arbre rouge qui porte au flanc le stigmate blanc du chiffre : 6. Ils le regardent des pieds à la tête, le jaugent, font connaissance. Il a un tronc court, mais épais, une peau tannée, ridée d'énergie, du muscle compact, tendu, et comme un air surnois d'antagoniste.

Poussou fait la moue. Le Galline flatte l'encolure de l'arbre et fait signe au Poussou de démuseler la scie.

(A suivre.)

VIENT DE PARAÎTRE
POUR LE CENTENAIRE

POUCHKINE

1837-1937

TEXTES RECUEILLIS ET ANNOTÉS
par J.-E. POUTERMANN

Cet ouvrage qui comprend une vie de Pouchkine, les lettres de Pouchkine écrites en français, des études sur Pouchkine et des textes choisis et annotés offre une vision inattendue et surprenante sur la grandeur de celui que Maxime Gorki reconnut comme le véritable fondateur de la littérature.

12 fr.

E. S. I. - 24, rue Racine, PARIS

Chèque postal 974-41

COMMUNE

N 42 - FÉVRIER

LETTRES D'ESPAGNE
par JEF LAST

L'EUROPE DEVANT LA GUERRE
par JEAN RICHARD BLOCH

SUR LE DRAME ESPAGNOL
par ÉLIE FAURE

POÈMES SUR L'ESPAGNE
etc... etc...

5 fr.

Abon. 1 an 48 fr. -- 6 mois 25 fr.
E. S. I. 24, rue Racine, PARIS

CH. POSTAL 974-41

SPECTACLES



JEUNES FILLES DE PARIS

Un beau sujet : la jeunesse qui travaille se trouve aux prises avec les difficultés de la vie... Elle songe au suicide, à l'abdication, à la vénalité... Mais diverses circonstances, et le bon sens, la « vertu » populaire, pourrait-on dire, évitent à la vendeuse des Galeries où au beau mannequin de la Rue de la Paix, la déchéance ou la mort. Le metteur en scène, Vermorel, n'a pas voulu faire une œuvre d'avant-garde, mais une œuvre populaire dans le meilleur sens de cet adjectif galvaudé dans le jargon cinématographique. Ses personnages sont vivants, amusants, vrais, leur langage est souvent juste et direct, on respire partout l'air du vrai Paris, avec cette réserve qu'on a tort de faire tourner aux personnages le coin du Canal Saint-Martin pour tomber à Montmartre et dire qu'ils sont à Ménilmontant. Peut-être aussi aurait-il fallu un peu élaguer le touffu de l'intrigue. Mais ces légères critiques de détail sont peu de chose à côté de l'ensemble extrêmement sympathique de l'œuvre. Les scènes qui se passent chez les travailleurs sont bonnes, celles qui critiquent l'étroitesse de vue de certains milieux sont meilleures encore. Michel Simon est bien dans son rôle de gâcheux millionnaire et obsédé par les femmes, plus conventionnel dans son rôle de clochard. Azaïs, Marguerite Moreno, Nadia Sibirskaïa ont composé avec goût leurs personnages. En définitive, un film honnête et probe, qu'il faut applaudir (film français, La Cigale.)

développement est montée avec le soin, le goût du détail réaliste et pittoresque qui caractérise les bons films anglais (film anglais, Marbeuf.)

SAINT-LOUIS BLUES

Un scénario fondé sur la déception, l'attente, le malentendu. Un marinier du Mississippi a épousé une femme des terres et son père doit, pour la nuit de nocce jouer le célèbre « Saint-Louis Blues ». Mais vingt péripéties séparent la femme du mari et il faut une tempête pour les réunir. Ce film est pour une part comique, pour une autre part tragique, pour la dernière chantante. On retrouve en moins accentué le disparate qui était celui de « Show Boat ». Mais bien que mal assemblés les morceaux sont souvent excellents. On retiendra surtout une bagarre qu'on entend seulement et qu'on lit sur le visage d'un ahuri en train de se faire photographier, les émouvantes expressions de Barbara Stanwick et le chant admirable et déchirant de l'immortel Saint-Louis Blues, le chef-d'œuvre du folklore nègre américain, interprété par une négresse avec un talent qui fait monter littéralement les larmes aux yeux. Malheureusement, le montage cinématographique qui accompagne cette parfaite chanson est médiocre et conventionnel. (film américain, Studio 28.)

Georges SADOUL.

NOUS AVONS AIME

UN PEU

Messieurs les Ronds-de-Cuir (injuste); Les Hommes ne sont pas des dieux (soigné); La Brute magnifique (métallurgie américaine); La Rebelle (féministe); Théodora devient folle (vaudeville); Doubrowski (soviétique); Les Verts Paturages (sermon nègre); Courier Sud (à la rigueur) La Guerre des Gosses (si vous aimez les enfants); Monsieur Personne (amusant).

BEAUCOUP

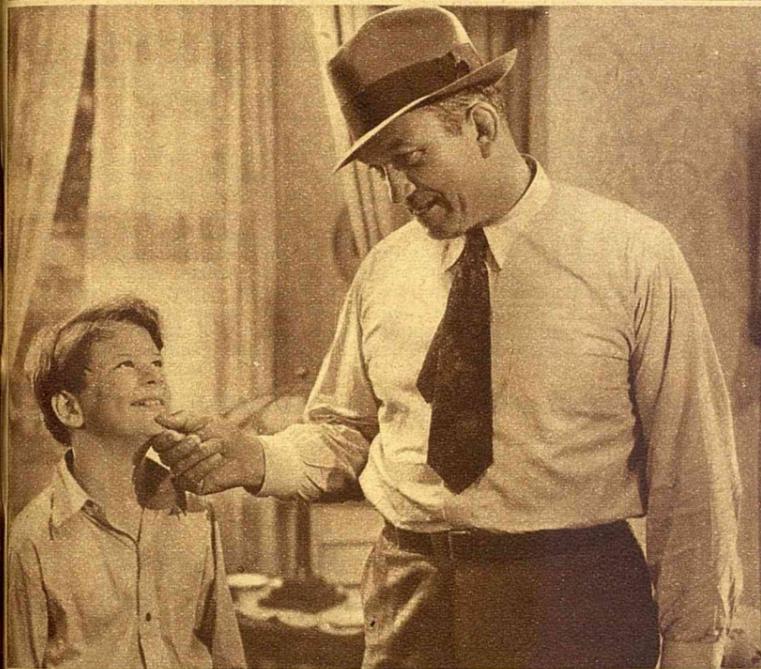
Jeunes filles de Paris (honnête); Saint-Louis Blues (chantant); Le Mystère de Mason Park (policier); Pépé le Moko (drame); Le Général est mort à l'aube (réussi); My Man Godfrey (baroque); Swing Time (dansant).

PASSIONNEMENT

Les Bas-Fonds (prix Delluc); Les Temps Modernes (Charlot); Terre sans Pain (documentaire dramatique); Le Vandale (puissant); Mrs Deeds (extravagant); Tchapaïew, La Jeunesse de Maxime, Les Marins de Cronstadt (trois chefs-d'œuvre soviétiques); La Belle Equipe (remarquable).

PAS DU TOUT

Mes Tantes et Moi, Capitaine Janvier, Coleen, Les Hommes nouveaux, Mon Père avait raison, etc., etc.



Michel SIMON et Charles GOLDBLATT dans une scène de « Jeunes filles de Paris ».

« La brute magnifique », avec Victor MAC LAGLEN

Une scène du film « Dubrowsky », film soviétique, qui passe actuellement au Studio Parnasse.



MESSIEURS LES RONDS DE CUIR

Rien n'est sans doute plus injuste, à l'heure actuelle, que le roman de Courteline dont a été tiré ce film par Yves Mirande. Les bureaucrates qui jouent à la manille, se lavent les pieds, jouent du cor de chasse ou composent des revues de fin d'année durant leurs heures de travail au Ministère n'existent plus que dans l'imagination des messieurs rentés, oisifs et ventrus, adhérents au P. S. F. et au P. P. F. et qui s'accordent avec M. Bailly pour vitupérer les lampistes et autres budgétivores fonctionnaires... Il est regrettable que ce film vienne d'autant mieux servir cette propagande qu'on a jugé bon d'y introduire des plaisanteries de mauvais goût sur les syndicats de la C.G.T. Ceci dit, il régnait dans tout le film une gaieté entraînante, bien que grossière et qui pourra plaire. On a tellement chargé sur le roman de Courteline que le sujet a perdu la plus élémentaire vraisemblance. Les acteurs sont drôles, dans la bonne vieille tradition du vaudeville du Palais-Royal. (Film français, Olympia.)

LES HOMMES NE SONT PAS DES DIEUX

Un acteur qui triomphe tous les soirs dans Othello et étrangle fictivement sa femme qui joue le rôle de Desdémone, a une maîtresse et il est sur le point de jouer au naturel le rôle du « Maure de Venise ». Un hurlement de terreur de sa maîtresse, qui est dans la salle, l'empêche seul de commettre son crime. Cette action peut-être un peu mince dans son

Un film sur

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

On nous communique :

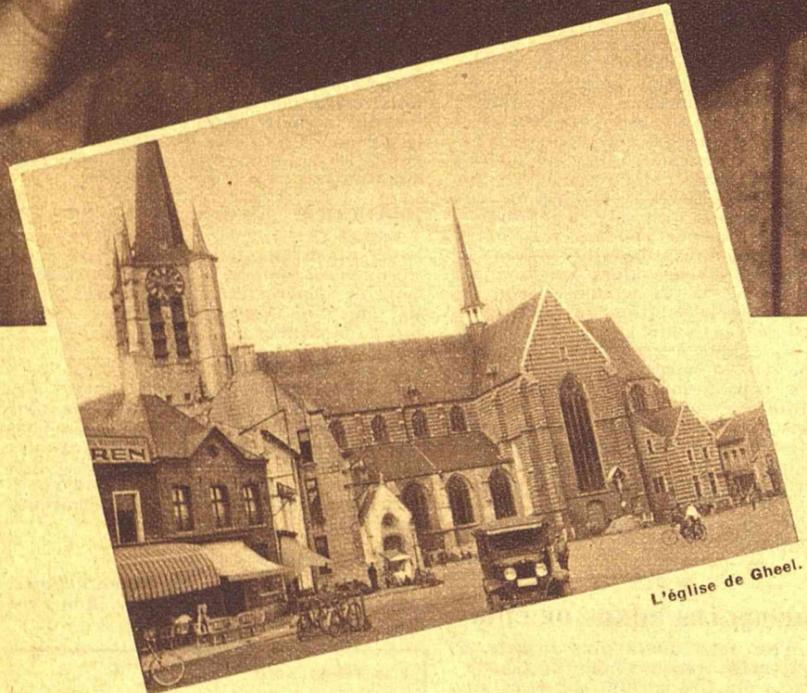
Le metteur en scène Jean RENOIR va entreprendre la réalisation d'un grand film sur la Révolution Française.

Ce projet sera exécuté sous une forme coopérative dans le cadre du Syndicat Général des Travailleurs de l'Industrie du Film, avec le patronage du Comité de Coordination du Film (C.G.T., Ciné-Liberté, Mai 1936), et est approuvé et soutenu par le Gouvernement de Front Populaire et des organisations de rassemblement populaire.

Ce film décrira la période de la vie française commençant un peu avant la Révolution de 1789 et se terminera à la victoire de Valmy. Les points de ressemblance entre cette époque et la nôtre, la similitude du sentiment populaire qui sauva la France et la liberté en 92, et les sentiments qui, aujourd'hui, animent le peuple de France, n'ont pas manqué de nous trapper sur le plan strictement historique, le scénario, établi sur des documents irréfutables, doit rallier les suffrages de tous les hommes de cœur.

Avec l'appui du Gouvernement de Front Populaire et des organisations qui le soutiennent, ce film doit prendre une grande signification et se diffuser facilement à l'étranger en servant la cause du cinéma français.

Nous serons heureux, en face des vastes réalisations cinématographiques qui seront présentées pendant l'Exposition par nos concurrents étrangers (Amérique, Angleterre, Italie, Allemagne, U.R.S.S.) de pouvoir projeter un film de grande envergure exprimant les tendances réelles du peuple français.



C'EST une superstition médiévale et une tradition religieuse millénaire que la psychiatrie moderne a adoptées et développées dans la petite bourgade belge de Gheel.

Gheel est en quelque sorte à l'avant-garde dans le traitement des fous en « famille », selon un principe qui consiste à confier les malades à des particuliers. 3.000 fous, mais pas une seule maison d'aliénés !

A notre arrivée, sur la Rhyndstraat, la vieille route du courrier de München-Gladbach à Düsseldorf, nous entrons dans la première auberge venue, à la mine accueillante. Ce fut, nous dit la patronne (nous comprenons son flamand grâce à nos vagues connaissances de hollandais), durant des siècles, la halte des rouliers qui transportaient la bière de Cologne à Gheel et la bière de Gheel à Cologne. Nous buvons une chope de Gheel douce. De là, nous allons en face, à l'église. Le grand portail est fermé, mais là « Ziekenkameer », a la chambre des malades, y donne accès.

UNE CELLULE DE FOUS DANS UNE EGLISE

La chambre des malades est une partie isolée de l'église, composée d'une vaste pièce, d'où deux portes mènent vers deux cellules grillagées. Depuis longtemps on ne sert plus des lits de fer de la chambre des malades, mais la literie est toujours là et les charnières témoignent de l'existence d'un grillage aujourd'hui démonté.

Il n'est pas besoin des ressources d'une imagination échevelée pour superposer à cette vision les estampes démodées de l'époque 1880 : une fiancée abandonnée par son amoureux, les yeux hagards et perdant la raison, à qui un prêtre tend le crucifix, tandis que, derrière la porte, attendent, pleins d'espoir, le père et la mère. N'est-ce pas là un tableau digne de figurer dans un mélodrame populaire ou au Musée Grévin, sous le titre : « Trouvera-t-elle jamais la guérison ? »

Jadis, les fous passaient neuf jours dans ces cellules sous les yeux de leurs parents, qui, dans la grande pièce, assistaient à la messe par la porte ouverte donnant dans l'église. Même les malades moins gravement atteints pouvaient, eux aussi, écouter l'office et s'ils réussissaient à se glisser sous le reliquaire, on considérait que c'était là un avertissement céleste de leur guérison prochaine.

Par contre celui qui, au bout de cette neuvaine, ne ressentait aucune amélioration, devait rester dans le voisinage de l'église miraculeuse, soit avec ses parents, soit lourdement enchaîné sous la surveillance d'une famille de Gheel. Il est prouvé que cette coutume est vieille de sept siècles et, d'après la légende, elle existerait même depuis treize cents ans.

G H E E L

La Ville où 3.000 fous

Par EGON ERWIN KISCH

...ET SAINT-DYMPHNA GUERISSAIT

La patronne de cette grande église gothique est sainte Dymphna. Des pancartes collées au mur annoncent que moyennant un franc belge par an tout fidèle peut s'acheter le droit à une messe solennelle de son vivant et à une autre après sa mort, moyennant 50 centimes, le droit à une messe ordinaire, et, enfin, que pour un paiement annuel de 5 francs tout étranger peut faire dire la messe pour lui le premier lundi de janvier, d'avril, de juin, ainsi que le jour de sainte Dymphna (15 mai). Inscriptio et cotisation chez le sacristain.

LES PROJETS INCESTUEUX D'UN ROI PAIEN

Ecoutez, mes frères, l'histoire d'un meurtre atroce !

En l'an 600 de notre ère, un roi païen régnait sur l'île païenne d'Irlande. Un jour, son épouse mourut, et le veuf ne voulait convoler qu'avec une fille qui ressemblât à la morte. Il envoya donc ses messagers dans tous les pays de la terre, mais ceux-ci revenaient toujours les mains vides : « Personne, ô Majesté, personne ne ressemble sur la terre à ton Auguste Moitié, personne sauf ta fille Dymphna. » Ainsi ces vieux renards réussirent à faire oublier leur incapacité et à attirer l'attention de leur Seigneur sur sa fille. Elle ressemblait en effet à sa mère comme si c'avait été la même chair. Grisé par son amour coupable, le roi voulut entraîner sa fille sur le lit nuptial; que peut-on attendre de plus d'un païen ? Dymphna, baptisée et élevée en bonne chrétienne par sa mère qui n'avait jamais entendu parler du complexe d'Œdipe, déclina avec effroi cette demande en mariage, mais ne put obtenir de son père qu'un court délai de réflexion. Dans sa perplexité, la princesse Dymphna s'adressa à son confesseur Gerebernus, qui ne se contenta pas de lui conseiller de s'enfuir, mais s'enfuit lui-même avec elle.

Hors de lui, le roi païen, à la tête de ses hommes, partit à la poursuite de sa fille désobéissante et de son compagnon. Hélas ! à Anvers, il perdit leur trace. Ses armées parcoururent le pays et, n'ayant rien trouvé, voulurent noyer l'amertume de leur défaite dans une sympathique auberge. Ils réglèrent leurs dépenses avec des pièces d'or de chez eux, ce qui fit dire à l'aubergiste qu'un couple pieux, vivant dans une forêt proche, lui donnait quelquefois des pièces pareilles.

L'indication suffit au roi pour reprendre la chasse à la fiancée, qu'il avait déjà à moitié abandonnée. Bien que Dymphna et l'abbé Gerebernus aient réussi à se réfugier dans la chapelle de Saint-Martin-de-Gheel, ils ne purent éviter la colère du monarque. Gerebernus fut immédiatement décapité, tandis que le roi, tout en assurant sa fille de ses sentiments paternels, renouveau sa demande. Et comme Dymphna refusait toujours, hors de lui il donna l'ordre de lui trancher le col. Aucun des serviteurs n'osant obéir, le roi tua lui-même sa fille et s'enfuit ensuite.

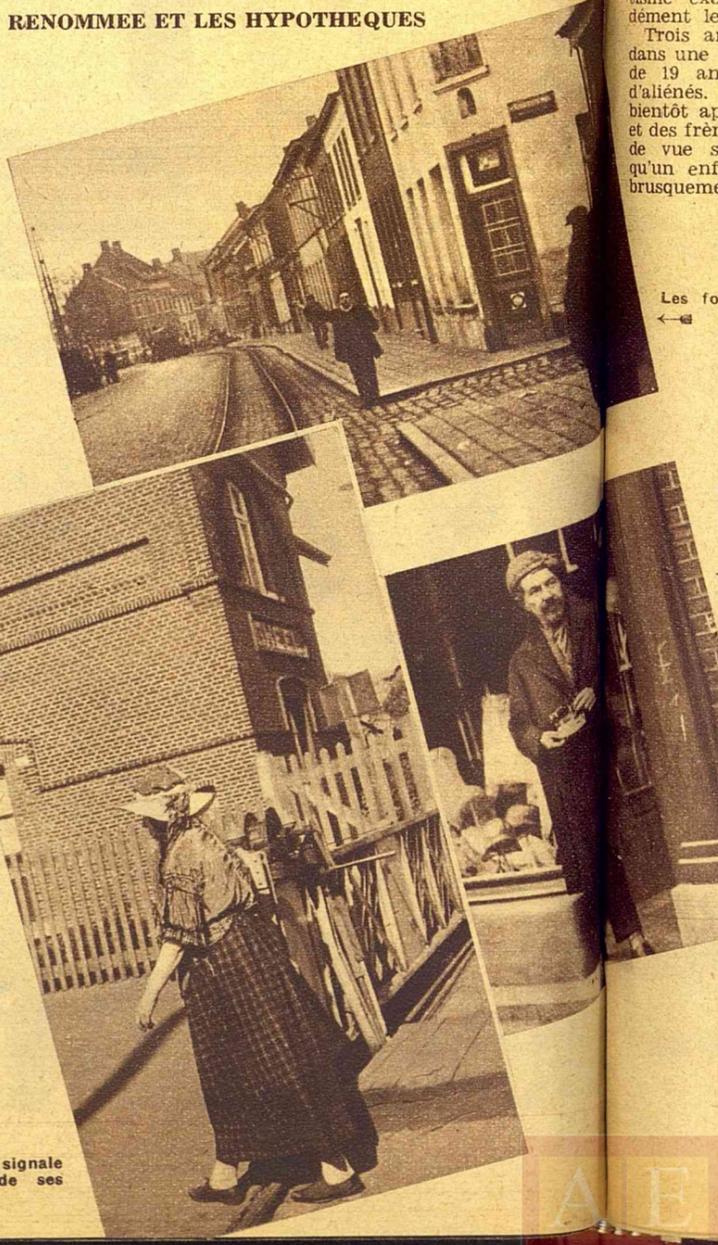
Les paysans avaient assisté de loin au meurtre et à la fuite. Lorsqu'ils s'approchèrent, ils trouvèrent le cadavre dans un cercueil blanc orné de pierres inconnues dans le pays. Bouleversés par ce miracle, ils tombèrent à genoux et un fou, qui se trouvait parmi eux, fut aussitôt guéri. Telle fut l'origine de Gheel comme source de guérison des fous.

LA BONNE RENOMMEE ET LES HYPOTHEQUES

Depuis que la ville belge de Gheel a fondé une colonie de fous, un motif nouveau est venu s'ajouter aux considérations religieuses et financières qui autrefois avaient persuadé la population de prendre des fous en traitement. On ne confie de malades qu'à ceux dont le nom figure sur une liste établie par le procureur du roi et le maire. Sont exclus de cette liste les condamnés de droit commun, les suspects, ainsi que ceux dont la conduite envers les malades a déjà soulevé des critiques. A Gheel, celui qui n'a pas de malades en traitement est considéré comme un citoyen de deuxième zone. « De quoi peut-il vivre ? » se demandent intrigués les autres Gheelois.

Quelqu'un aurait-il l'intention de vendre sa maison ? On s'occupe avant tout de savoir s'il a quelques malades en traitement. Car il est plus facile de trouver acheteur lorsque l'on peut céder des pensionnaires avec la maison.

Et ne croyez pas qu'une famille n'ayant jamais en-



Une folle qui se signale par l'extravagance de ses vêtements.

core eu de commencer de recevoir contraire, seulement pable de le de récomp

Même les ger ont to Gheel, où que dans à qui le sé pays coûte payent ici d'un florin leur comm Sur les 3 sont des in dans ce me ment de l' an, un de francs (16 direction d Lorsque l fait savoir penser et q lades doive L'un veut a son, l'autre des homme piano, un a core aime mercant vo gasin, de qu'il conna La plupa nent ici im leur mère; n'aiment p maison. Gé milieu leur gers, ils c et essayent cussions, r lorsqu'il le de faire a

VIE SEX
Dans le naires fém que de leu colonie soi d'un enfan pas en tra tisme' exce dement les Trois ans dans une f de 19 ans d'aliénés. L bientôt apr et des frère de vue se qu'un enfa brusquemen

Les fou

U m le e

core eu de malades en traitement recevrait pour commencer des cas bénins pour se mettre en état de recevoir ensuite des malades plus graves. Au contraire, on commence par ces derniers et c'est seulement lorsque la famille se sera montrée capable de les soigner qu'on lui donnera en guise de récompense des clients plus faciles.

me des environs, à qui l'on fit avouer sa paternité, se suicida peu de temps après... car à Gheel rien n'est considéré comme plus honteux que d'avoir des relations avec un malade.

Ni les criminels, ni les neurasthéniques enclins au suicide ne sont admis en traitement à Gheel; on m'a assuré que depuis le cas célèbre de l'assas-

Dofous vivent en liberté

DIFFERENCE DE CLASSE DANS LE MONDE DES FOUS

Même les familles et les communes de l'étranger ont tout intérêt à amener leurs malades à Gheel, où leur traitement leur coûtera moins cher que dans un établissement fermé. Des Hollandais à qui le séjour dans les maisons de santé de leur pays coûte deux florins et demi par jour ne payent ici que 12 francs belges, c'est-à-dire moins d'un florin. Pour les malades belges sans fortune, leur commune paie 7 fr. belges 75.

Sur les 3.000 malades de Gheel, plus de la moitié sont des indigents. Et quelle différence de classe dans ce monde des cerveaux troublés ! Un traitement de 1^{re} classe coûte de 8 à 12.000 francs par an, un de 2^e classe 6.000, et un de 3^e classe 4.000 francs (16 % de ces sommes seront versés à la direction de la colonie).

Lorsque l'on a un malade à amener à Gheel, on fait savoir à la direction combien l'on peut dépenser et quels besoins spéciaux des malades doivent être pris en considération. L'un veut avoir des enfants dans la maison, l'autre ne supporte pas la présence des hommes, un troisième aime jouer du piano, un autre au billard, un autre encore aime les animaux; un ancien commerçant voudrait travailler dans un magasin, de préférence dans la branche qu'il connaît déjà.

La plupart des clients payants viennent ici immédiatement après la mort de leur mère; c'est que les autres parents n'aiment pas trop garder les fous à la maison. Généralement le changement de milieu leur fait du bien; chez des étrangers, ils contrôlent mieux leur humeur et essayent de ne pas provoquer de discussions, ni de causer d'ennuis, sauf lorsqu'il leur est absolument impossible de faire autrement.

VIE SEXUELLE, VIE CRIMINELLE

Dans le livre de contrôle des pensionnaires féminines, on inscrit même l'époque de leurs règles, afin d'éviter que la colonie soit surprise par la naissance d'un enfant. En principe, on ne reçoit pas en traitement des clients d'un érotisme excessif, mais souvent la réalité dément les diagnostics.

Trois ans avant la guerre, on amena dans une famille de Gheel une jeune fille de 19 ans, soignée jusqu'ici dans une maison d'aliénés. La maîtresse de la maison étant morte bientôt après, la malade dirigea la maison du veuf et des frères de la défunte pendant 15 ans. Au point de vue sexuel, elle n'était pas plus développée qu'un enfant de 10 ans, mais, en 1927, elle mit brusquement un enfant au monde. Un jeune hom-

sinat du maire de Gheel par un pensionnaire de la chambre des malades, cas qui remonte déjà à deux générations, aucun crime n'a plus été commis.

Lorsqu'on découvre chez un malade les symptômes d'une prochaine crise de brutalité, on le mène à l'hôpital, un bâtiment fermé où il y a place pour 25 hommes et 25 femmes. Lorsque ces signes deviennent chroniques, on l'interné dans une maison d'aliénés. Sur 10 malades envoyés à Gheel, deux environ en moyenne se révèlent incapables d'y rester, ce qui, paraît-il, n'est pas supérieur au pourcentage général des asiés fermés.

Il y a quelques années, l'asile de Bruges a été fermé pour diverses raisons, et on a fait venir le docteur Sano, directeur de la colonie de Gheel, pour lui demander combien de malades il pourrait prendre en traitement. « Donnez-les-moi tous, on verra ensuite », répondit le Docteur Sano. Un

train spécial de fous se dirigea vers Gheel, où les familles attendaient leurs clients à la gare comme des portiers de grands hôtels. Sur les 136 clients 20 % seulement furent envoyés par la suite à des maisons fermées.

D'après les règlements de Gheel, les clients d'une même maison doivent être du même sexe, et une famille n'a le droit d'avoir que 2 malades. « Trois malades, c'est déjà une maison de fous », disent les Gheelois, adversaires par intérêt et par principe des établissements fermés.)

En tous cas la demande de la population pour avoir des pensionnaires est toujours supérieure au nombre des malades désirant venir à Gheel. A l'heure actuelle, il y a environ 400 places vacantes et la crise sévit à Gheel comme ailleurs.

PATIENTS EXOTIQUES

Dans une maison, je suis accueilli par un Chinois, aimable et souriant, ancien morphinomane, autrefois malade de 1^{re} classe, maintenant client de l'Assistance publique. Plusieurs fois on a voulu l'envoyer ailleurs, mais chaque fois, soit de Dunkerque, soit de Marseille, soit de Hollande, il a réussi à s'enfuir et à revenir. « Ik ben een geele » (je suis un Gheelois) disait-il en un flamand impeccable, ce qui sonnait d'autant plus curieusement dans la bouche d'un Chinois que « geel » signifie en flamand non seulement Gheelois mais jaune.

(Suite de la page 22.)



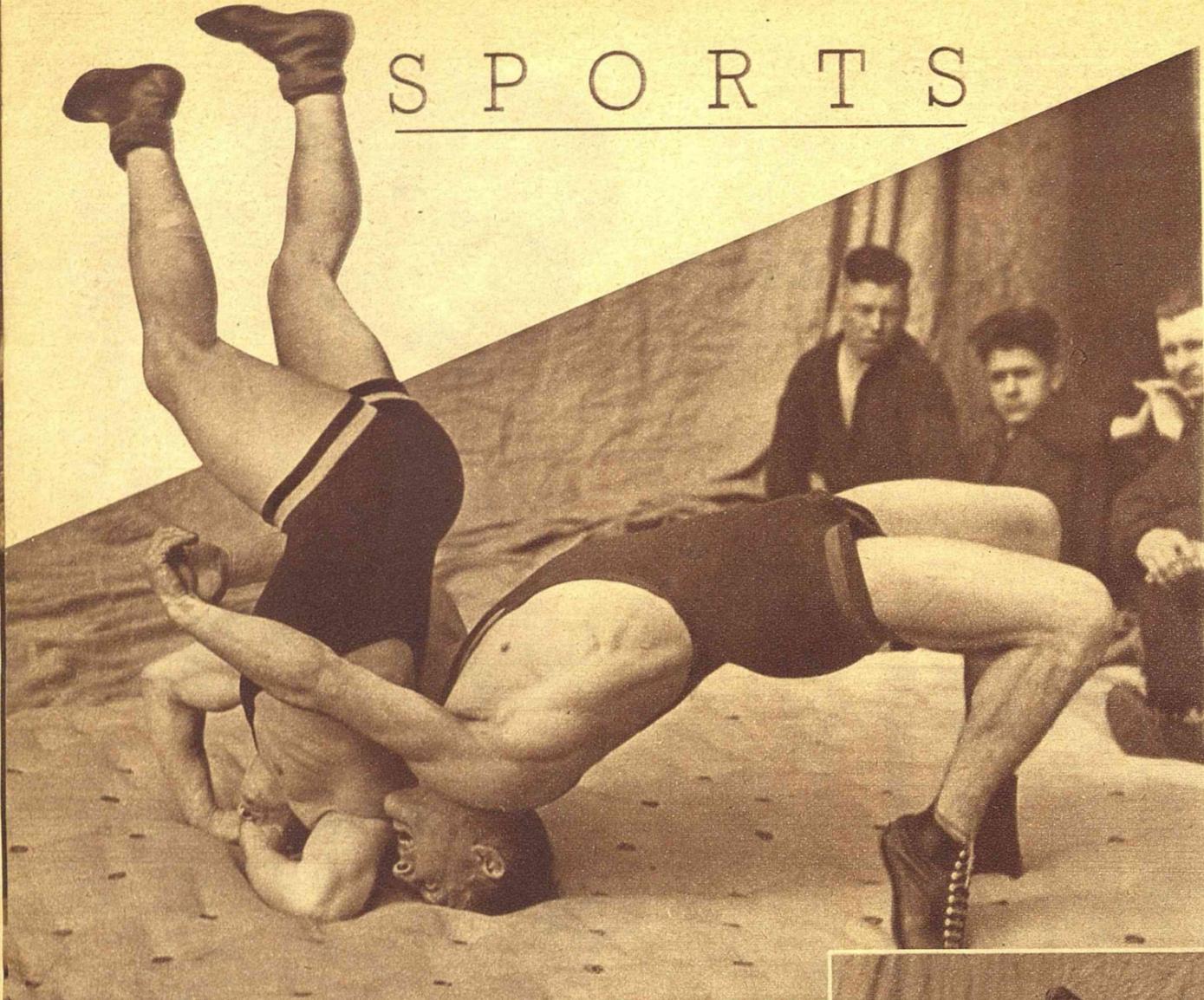
C'est devant la statue de sainte Dymphna et celle de son père qu'on amène les malades. (Ci-contre, à gauche).



On trouve même des Chinois parmi les pensionnaires de Gheel.

Les fous se promènent en liberté dans les rues.

Un ancien commerçant retrouve le plaisir de vivre en s'occupant d'un petit magasin.



Voici la lutte...

**bravo pour
le courageux
amateur !**

La toile de fond se demande si tout cela ne va pas finir par mal tourner. Voyez-la qui semble frémir d'angoisse.

Et moi, je vais tellement te tourner la tête que tu finiras par voir tes omoplates.

Avec qui voulez-vous lutter ? Avec le gros ou avec le maigre ?

— Priez-les d'abord de se séparer car, à la vérité, je ne sais pas qui est le gros ni qui est le maigre. Ils sont tellement mélangés, sur ces photos hallucinantes, qu'on finit par ne pas savoir à qui sont les bras, à qui sont les jambes.

Ces membres tordus, ces mâchoires crispées ! Ces prises compliquées !

Et je te passe le bras derrière la nuque et je ramène ma main par devant pour te pincer le gros orteil.

Et moi, je vais tellement te tourner la tête que tu finiras par voir tes omoplates.

Et pan ! Et paf ! Et rran ! La peau

du front elle-même semble participer à ce monstrueux effort. Quelles manœuvres tortueuses pour parvenir à tomber l'adversaire ! Nos politiciens eux-mêmes, qui pourtant s'y connaissent, auraient ici de fameuses leçons à prendre.

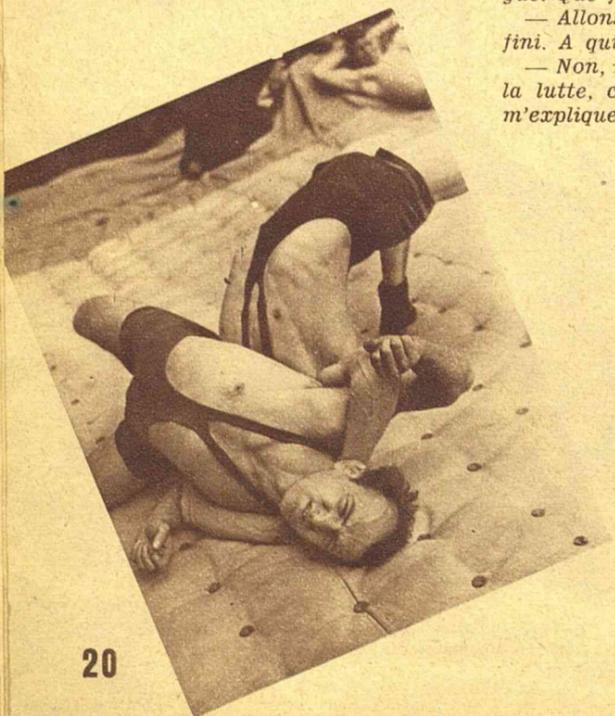
La toile de fond se demande si tout cela ne va pas finir par mal tourner. Voyez-là qui semble frémir d'angoisse.

Sport brutal, dira-t-on. En effet. Affirmer le contraire risquerait de vous faire passer pour un original. Mais excellent exercice quand même. Tous les muscles travaillent et durement. Le Catch as catch can est même une expression si difficile à prononcer, à partir d'une certaine vitesse d'élocution, qu'il constitue un très bon exercice pour les muscles de la langue. Que faut-il de plus ?

— Allons ! Ces messieurs vont avoir fini. A qui le tour ?

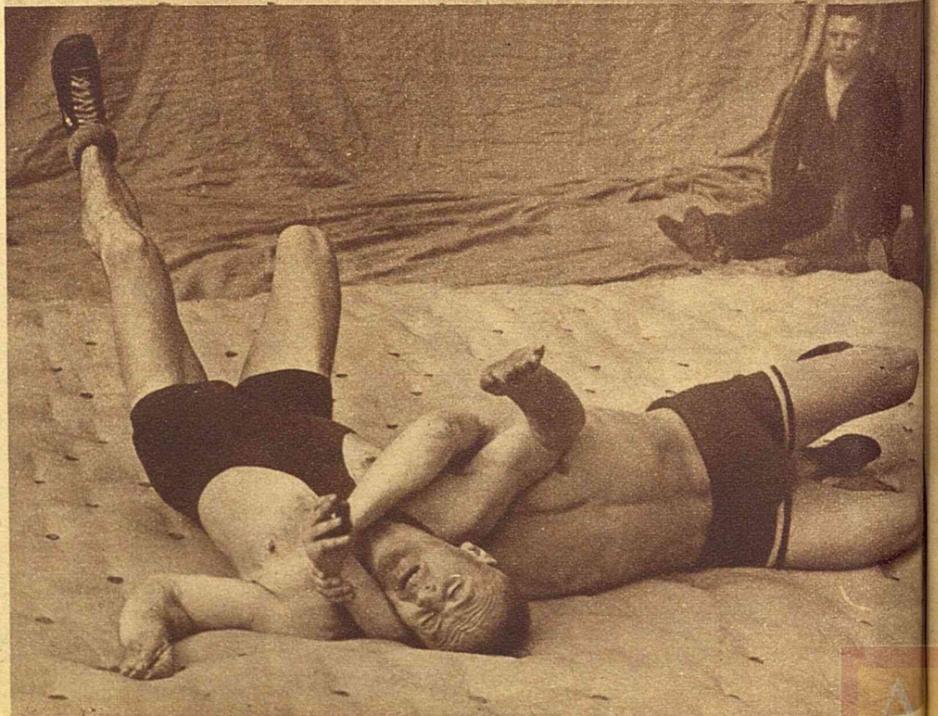
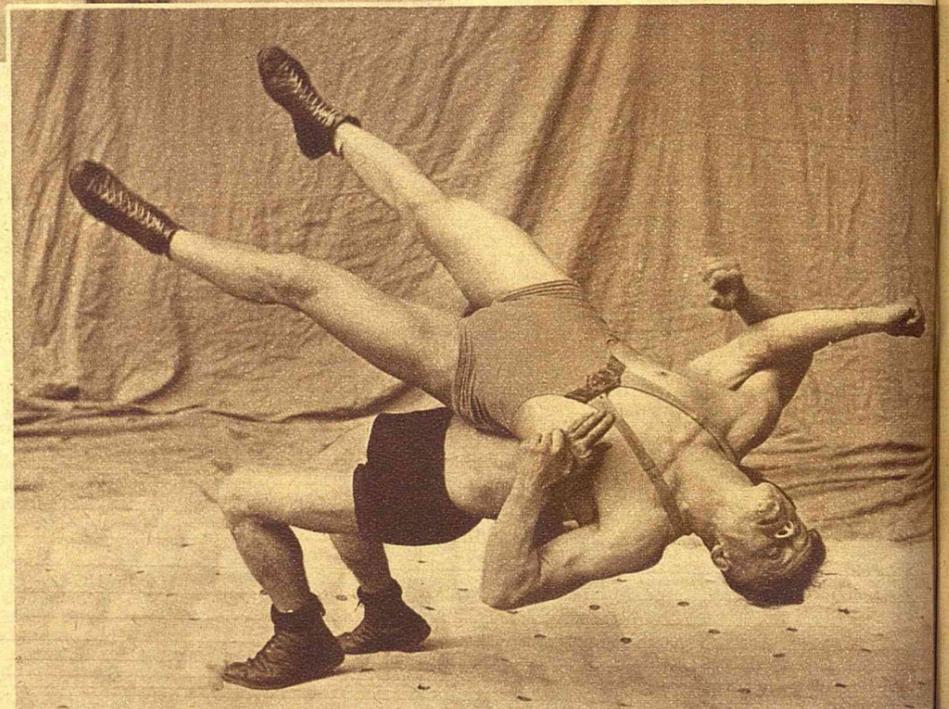
— Non, merci. Tout bien pesé (après la lutte, c'est les poids), je préfère m'expliquer avec eux à la belote.

Yves GROSRIEARD.



La peau du front elle-même semble participer à ce monstrueux effort.

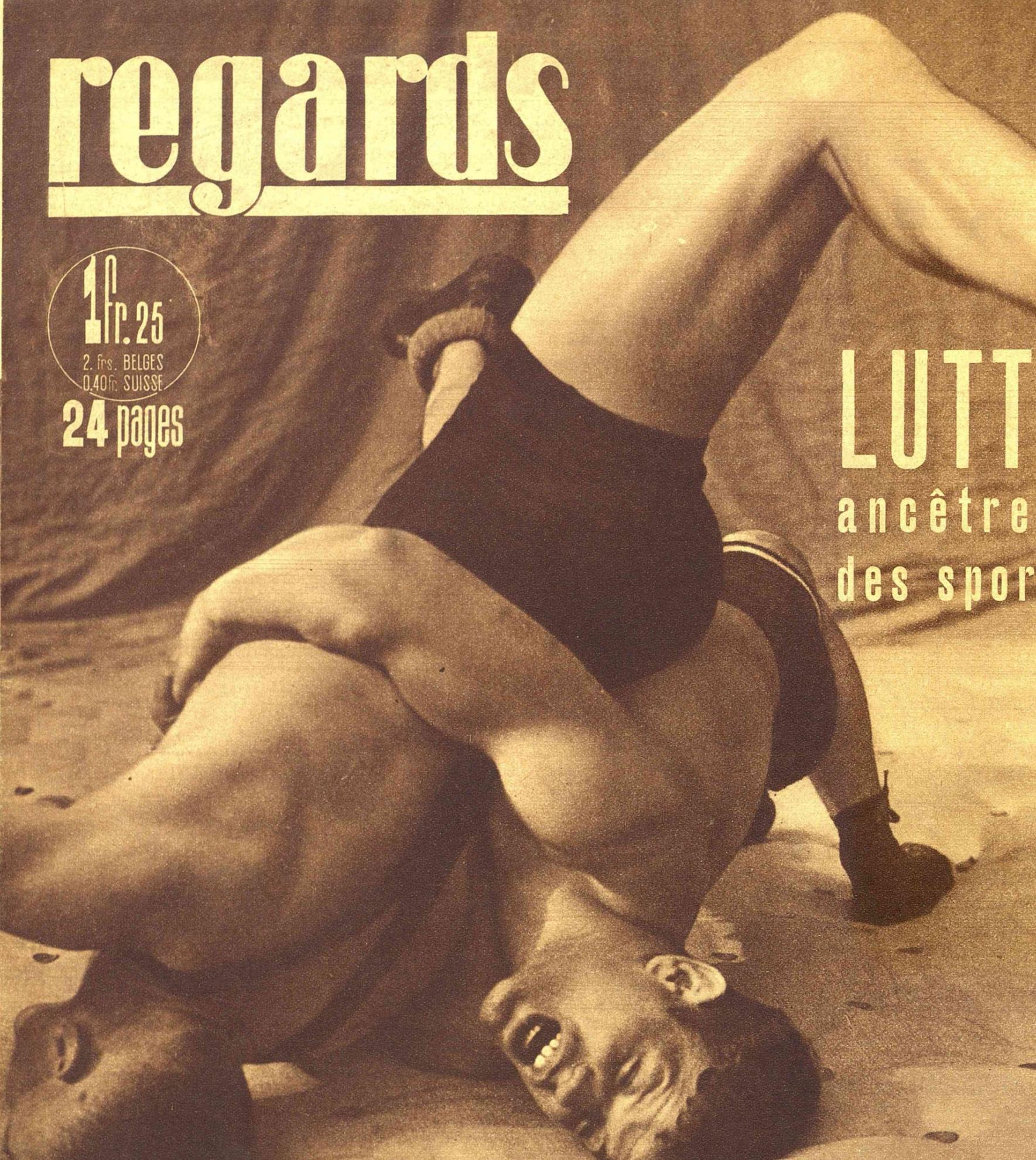
Ils sont tellement mélangés qu'on finit par ne plus savoir à qui sont les bras.



regards

10
fr. 25
2 frs. BELGES
0.40 fr. SUISSE

24 pages



LUTTE
ancêtre
des sports

VOUS NE CONNAISSEZ PAS PARIS!
PAR CLAUDE MARTIAL

cette semaine le **5^e** arrondissement

GHEEL

LA VILLE AUX 3.000 FOUS
PAR EGON ERWIN KISCH